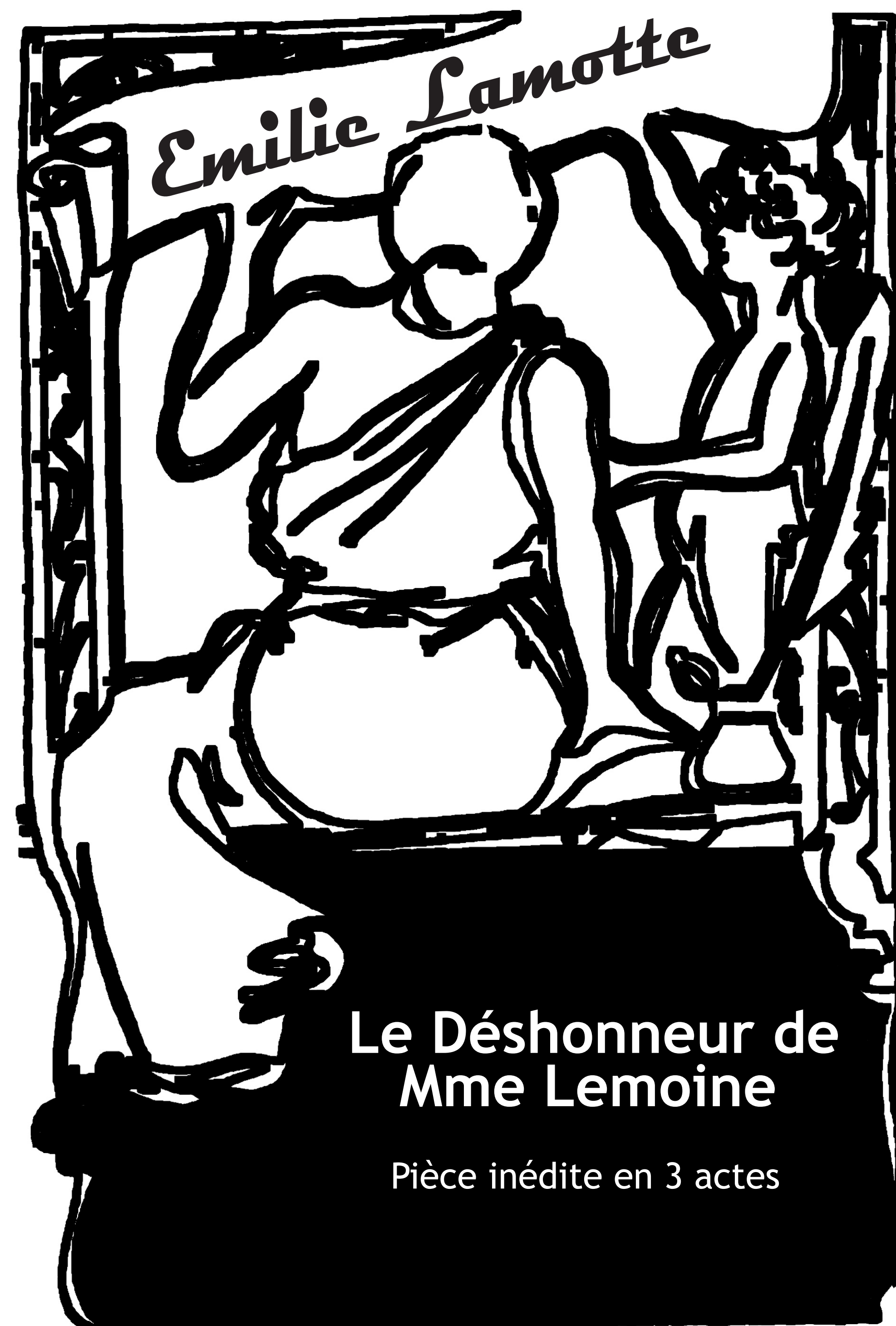
1877-1909 : Emilie Lamotte. Anarchiste, ancienne institutrice, néo-malthusienne, auteure de brochures sur l'éducation et la contraception, d'une pièce de théâtre, rédactrice au *Libertaire* et *l'anarchie*, propagandiste, peintre et dessinatrice, milieu-libriste, nomade en roulotte et volage...
Cette pièce de théâtre a été diffusée en 21 épisodes par le journal *l'anarchie* en 1911. Est-elle parue dans son intégralité? A-t-elle été jouée?... Le texte pourra sembler daté mais il vaut la peine d'être lu : reprenant le thème classique du mariage forcé face au mariage d'amour, Emilie Lamotte ajoute sa petite touche. Elle met en scène une majorité de femmes. Tout le monde en prend pour son grade : l'aristocratie, la bourgeoisie, les curés et les mères qui perpétuent l'enfermement de leurs filles. Et elle conclue en prônant l'amour libre...



Attention, attention! Cette brochure fait partie d'une TRILOGIE : *Emilie Lamotte*, *Jane Morand*, *Sophie Zaïkowska*... 3 brochures, 3 anarchistes-individualistes, 3 femmes...
(Eh, eh... et celle-ci elle vient en plus de la brochure sur Emilie Lamotte, eh oui, parce qu'elle a tellement écrit qu'on pouvait pas tout mettre sur une seule!)

Des femmes parce que bien souvent encore elles sont comme invisibles, inanimées ou annexes dans les histoires qu'on nous raconte.

Des femmes qui trainent et agissent dans les milieux anarchistes-individualistes du début du siècle. Avec des pratiques qui leur permettent parfois d'échapper à une identité socialement bien figée : avortement, amour libre, vie en camaraderie, violence verbale et physique.

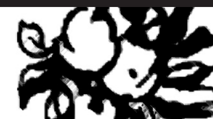
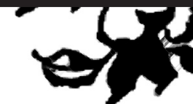
Entre des anars qui les prennent rarement en compte et des féministes qu'elles ne fréquentent guère... Une source d'inspiration?

Les brochures de l'En Dehors

La Question sociale BP 5 08150 Rimogne
libertad1954@hotmail.com
http://endehors.org



et pour toutes infos sur la brochure : **hobolo@no-log.org**

Scène X

Premier Sergot (*à Jean*)- Allons, foutez-moi le camp!

Deuxième Sergot – Et plus vite que ça!

Jean et Geneviève sont partis.

Mme Lemoine(*échevelée*) – Mais pas elle! On ne vous a pas dit de l'expulser, elle! C'est ma fille! Geneviève! Geneviève!

Premier Sergot – Nous ne l'expulsons pas, elle part.

Mme Lemoine– Mais retenez-là, au moins, vous êtes là pour la retenir.

Premier Sergot – Non, madame, nous avons des ordres pour expulser l'homme mais nous ne pouvons pas retenir votre fille. C'est pour cela qu'on vous a demandé si elle était majeure.

Deuxième Sergot – Et vous avez dit qu'elle l'était.

Mme Lemoine – Elle est majeure, mais c'est ma fille. Mais en voilà une journée! Mais c'est la mort de tous mes projets! La mort de mon établissement! Ma mort! Comment! Vous ne pouvez pas retenir ma fille?

Premier Sergot – Non, madame. Elle est majeure qu'on nous a dit, et libre de sortir.

Deuxième Sergot – Si c'est pas malheureux, tout de même...

Mme Lemoine – Si c'est malheureux? Mais c'est votre faute, vous êtes là comme des bûches. Pourquoi vous appelle-t-on les représentants de l'autorité, si vous ne pouvez pas retenir ma fille? (*Elle court à la porte mais s'arrête de peur d'être vue de la rue.*) Elle part! Elle est partie! Et avec ce gueux... Et de la maison d'en face et de toute la rue, on l'aura vue... Et tout le monde saura ça! Et on viendra me plaindre! Et même, si elle l'épouse, pour tout le monde, elle s'est sauvée avec un jeune homme! (*articulant*) Sauvée avec une jeune homme! On pourra dire que ma fille s'est sauvée de chez moi avec un jeune homme! C'est fini. Je suis dés-ho-no-rée!!!

Elle tombe dans les bras du deuxième sergot.

Rideau

- FIN -

Emilie Lamotte

Le Déshonneur de Mme Lemoine

Premier Acte

Scène I

Madame de Sylvestre et Madame Herbelin, assises sur le devant de la scène, causent. Au fond, Suzanne de Sylvestre et Angèle Herbelin ont ouvert sur la table leurs serviettes d'écolières où elles cherchent leurs cahiers en causant et en riant à voix basse. – Décor : Intérieur bourgeois.

Mme Herbelin(*à Mme de Sylvestre qui vient d'arriver et s'assied*). – Ainsi, chère madame, votre Suzanne va suivre le cours d'Allemand ?

Mme de Sylvestre– Mon Dieu...oui...ça l'amusera. A son âge, on ne sait à quoi s'occuper. Ce n'est pas qu'elle ait besoin de cela, plus tard, pour être heureuse, mais enfin...

Mme Herbelin– Bien sûr, bien sûr ; ma fille n'aura pas non plus besoin de travailler, naturellement, et cependant, je tiens à ce qu'elle passe ses examens.

Mme de Sylvestre– Vous avez raison....

Mme Herbelin– D'ailleurs je lui fais suivre ce cours sur les instances de Mme Lemoine qui s'entend fort bien à diriger les jeunes filles. Quel âge a maintenant votre chère fille, madame ?

Mme de Sylvestre– Suzanne ? Seize ans.

Mme Herbelin – Angèle n'en a quatorze que depuis le mois de Janvier, mais elle est bien avancée. Quelle paire d'amies !

Mme de Sylvestre– C'est un jeune homme qui donne les leçons d'Allemand ?

Mme Herbelin(*rougissant*) – Oui, c'est un excellent professeur.

Mme de Sylvestre– Est-il bien ce jeune homme ?

Mme Herbelin – Oh ! Excessivement bien ! Heureusement, il a d'excellentes manières, il a l'air froid. Heureusement, madame ! (*se rapprochant, sentimentale*) La pureté d'une jeune fille est une chose si délicate ! Certes, j'eusse mieux aimé une dame, mais les deux dames que madame Lemoine a essayées étaient de mauvais professeurs, d'ailleurs, ne sommes-nous pas là ?

Mme Lemoine entre par la petite porte de gauche

Scène II

Les mêmes, plus Mme Lemoine, sanglée dans un corset, prétentieuse et vêtue de noir

Mme Lemoine– Bonjour, mesdames ; chères enfants, achevez votre récréation. Si vous voulez entrer, mesdames, j'aurais quelques mots à vous dire avant le cours.

Elles sortent toutes les trois par la porte de gauche. Les enfants restent seules.

Scène III

Angèle Herbelin, Suzanne de Sylvestre.

Suzanne– Quelle gueule ! Quelle cafetière !

Angèle(*ravie*) – Oh ! (*changeant de ton*) Ce que j'ai envie de pleurer !

Suzanne– En voilà une idée ! Moi quand je lis de l'Allemand, j'ai toujours envie de rire.

Angèle– Pourquoi donc ?

Suzanne– Des fois parce que je ne comprends pas, des fois parce que je prononce mal.

Angèle– Vous ne savez pas pourquoi j'ai envie de pleurer ?

Suzanne– C'est des peines de cœur ?

Angèle– Ah ! C'est parce que ma mère me sermonne tout le temps, les jours de cours !

Suzanne– Sur le bateau, hein ? (*elle rit*)

Angèle(*sombre*) – Sur le bateau. Elle vient encore de me dire : « Tu prendra garde de ne pas toucher la main à ton professeur en lui présentant tes cahiers et tu n'allongeras pas tes pieds sous la table, tu les garderas près de ta chaise et tu ne riras pas à propos de tes fautes de prononciation et tu ne regarderas pas ton professeur avec insistance... »

Suzanne– Et cætera... quelle barbe ! Faut lui dire que si le professeur ne lui faisait pas tant d'effet à elle-même, elle ne vous raserait pas tant.

Angèle– Comment cela ?

Suzanne– Certainement ! C'est qu'elle est amoureuse !

Angèle– Oh ! est-ce qu'on peut être amoureuse à l'âge de ma mère et d'un jeune homme plus jeune que soi ?

Suzanne– Mais vous ne connaissez donc rien ? Ma mère l'est bien de monsieur Hervilland, qui n'a que dix-neuf ans.

Angèle– Mais comment savez-vous si elle en est amoureuse ? C'est pas écrit sur la figure ça. Moi, quand j'aime quelqu'un, ça ne se voit jamais.

Suzanne– Quelle blagueuse ! Je sais que monsieur Hervilland est le chéri de maman...

Angèle– Oh !

Suzanne– ... parce que quand elle a parlé de me mettre au Couvent, père lui a dit : « Ma foi, non, elle n'ira pas, quoi qu'elle vous gêne, à la maison quand M. Hervilland est là. On dirait que je suis une poire et puis, elle me distrait, moi, cette petite...

Angèle– Votre père vous gâte beaucoup ?

Suzanne– Il ne s'occupe jamais de moi.

Angèle– Mon père m'aime beaucoup. Qu'a répondu votre mère ?

Suzanne– Rien. Mais ce qu'elle a ragé !

Angèle– Vous ne les avez jamais vu ensemble ?

Suzanne– Non, ma chère. Et j'ai tout fait pour les voir. Mais elle s'en est doutée,

nous en passions; nous lui ferons des sommations respectueuses.

Geneviève – Ah quoi cela nous servira-t-il?

Bertasseuil– A nous marier malgré elle, si elle ne veut pas consentir.

Geneviève – Et à quoi cela nous servira-t-il de nous marier? Ecoutez-moi, mon Jean, j'ai beaucoup réfléchi depuis quelques temps, et énormément depuis deux jours. J'ai, voyez-vous, fini par comprendre à quoi servait le mariage. Et quand je pense que si j'eûsse pu être sa femme personne n'aurait trouvé honteux à moi d'appartenir à cet affreux vieillard, souillé de toutes les infamies et qui remue la machoire sans rien dire quand il croit parler, je suis bien forcée d'appeler cette institution la légalisation de la prostitution la plus ignoble. Ne nous marions pas, Jean, le mariage n'a d'autre but que de couvrir la honte de l'union de deux êtres, non unis par leur nature et par leur volonté, il ne saurait exister entre nous qui nous sommes choisis.

La position d'un femme dans une union libre est plus délicate que celle de l'homme, j'ai donc le droit de décider; ce qui me paraît le plus avilissant, c'est d'être retenus l'un à l'autre par une autre cause qu'un amour sublime qui vous empêche de concevoir la vie l'un sans l'autre, qui vous fait trouver horrible la séparation. Le jour où vous auriez besoin d'un lien pour rester près de moi, je veux croire que vous m'estimeriez assez pour me quitter.

Bertasseuil(*avec élan*) – Oh, Geneviève, chère et douce adorée, je vous ai dit un jour que vous êtiez la femme que je rêve, non, vous êtes la femme que je n'avais jamais osé rêver; vous êtes trop grande. L'amour que vous me donnez est un amour entier. Et vous l'avez dit! S'il y a des fiancailles éternelles ce sont les nôtres. Car je ne vous devrais jamais qu'à vous même. Car chaque fois que vous serez à moi, vous me ferez un nouveau don. Car toutes nos minutes seront remplies de l'échange toujours nouveau d'un impérissable amour. Ah, la famille sera l'expression et la preuve d'un tel amour!La famille que nous fonderons, ma Geneviève, qu'elle sera belle!

Geneviève – Comment oublier la solennité d'un tel instant. Jean, nous manquerions de respect à un engagement aussi sacré si nous permettions à un prêtre ou à la loi de venir ajouter sa parole à la nôtre.

Bertasseuil(*étranglé, trop ému*) – Qu'attendons nous ici?

Geneviève (*rougissant*) – C'est vrai. Je venais prévenir ma mère de ma détermination. Mais où est-elle?

Bertasseuil– Ah, je n'y pensais plus. Mais peut-on, quand le coeur déborde, vous parler de choses grotesques? Comme je m'obstinais à vous attendre ici, elle est allée chercher la police pour me faire expulser. Partons pour éviter une scène ridicule; vous lui écrirez.

Ils vont sortir, lorsque la porte s'ouvre avec fracas. Mme Lemoine entre accompagnée de deux sergots.

qui sans cela eussent été d'honnêtes femmes et eussent fait la joie d'un homme choisi selon leur coeur, sont mariées ainsi par les ignobles conseils et la détestable autorité de leurs mères. Je me réjouis, madame, que ma fiancée ait été une âme d'élite capable d'échapper à une aussi redoutable influence. Quel crime eût été accompli le jour où elle aurait appartenu, légalement ou non, à un La Marinière.
Mme Lemoine– Mais par tous les saints du ciel. Qu'est-ce que c'est qu'un sale anarchiste sans lois, un sale bâtard sans famille, un homme à qui je passais des leçons, un homme recherché par la police. Qui vient chez les gens malgré eux pour faire la morale. De la morale de voleur, de la morale de criminel... Mais monsieur, vous êtes pire qu'un assassin. Je ne sais pas ce qui me retient de vous griffer la figure; je ne peux pas dire quelle joie j'aurais à vous voir dans les pires souffrances. Quand je pense que vous avez le front de venir me faire de la morale chez moi, vous qui venez de me faire fâcher avec le comte de la Marinière, de me faire manquer un parti magnifique, une position superbe, une position qui nous mettait...
Bertasseuil(*stupéfait par tant d'inconscience*) – Allez, madame. Je vous prie de ne pas étaler devant moi des choses aussi profondément hideuses que vous calculs, je suis dégoûté, voyez-vous.
Mme Lemoine– Allez-vous partir? (*elle va à la fenêtre*) Angèle! (*elle attend*). Tenez, monsieur, je vais chercher la police. (*Elle sort*).

Scène VII
Bertasseuil(*seul*) – Comment faire prévenir Geneviève qu'elle se hâte? Cette vieille furie serait capable d'aller jusqu'à la battre si je n'étais là. (*Il va à la fenêtre*). Ah, quel bonheur, la voici. (*Il ouvre la porte, elle entre*). Chère Geneviève.

Scène IX
Geneviève – Ah, Jean, comment êtes-vous ici? Je vous croyais chez vous. Je viens de vous y envoyer un billet...
Bertasseuil – Je l'ai reçu, chère bien aimée, laissez-moi vous dire. Merci, merci de toute mon âme. Celui que vous avez choisi pour vous protéger dans la vie, Geneviève, sera digne de vous.
Geneviève – Jean, toute ma tendresse est à vous, je n'ai que ma vie à vous donner, je vous la donne. Partons. Mais, veniez-vous me chercher? Comment avez-vous eu le temps de recevoir mon billet et d'accourir?
Bertasseuil– J'ai rencontré presqu'à la porte la jeune fille par qui vous me le faisiez porter. J'étais inquiet de n'avoir pas reçu de nouvelles de vous depuis deux jours que vous m'aviez promis de me faire savoir si nous attendrions le consentement de votre mère, et je venais sous un prétexte. J'ai appris la découverte du mariage de La Marinière et j'ai crains que cette découverte n'ait donné lieu ici à quelques scènes pénibles.
Geneviève (*amèrement*) – Elle ne donne pas son consentement, ma mère.
Bertasseuil– Bah! Elle sera bien obligée de le donner si elle ne veut pas que nous

c'est pour ça qu'elle voulait me mettre au couvent. Maintenant, elle m'envoie promener avec la bonne. Alors, on va au café, ça vaut mieux que d'aller au couvent.
Angèle– Oh !
Suzanne– Vous savez au couvent, on ne sort qu'une fois par mois : on a un uniforme affreux ; y a que des veilleuses dans les dortoirs, on ne peut même pas lire dans son lit. Ah ! et puis monsieur l'Abbé Laminette me demande toujours en confession : « Monsieur Hervilland vient-il encore ? »
Angèle– Pourquoi vous demande-t-il cela ?
Suzanne– Pour savoir, c'est son métier de savoir où qu'on pêche...
Angèle– Oh ! Mais, dites donc, c'est aussi un pêché de raconter ce qu'on vous dit en confession.
Suzanne– Laissez donc, je m'en accuserai...
Rentre l'Abbé Laminette

Scène IV
Les mêmes plus l'Abbé
L'abbé Laminette(*aux enfants interdites*) – Bonjour, chères enfants. Comment allez-vous ? Comment vont vos chers parents ?
Angèle– Très bien, monsieur l'abbé.
L'abbé Laminette– Allons ! Tant mieux. Le grand-père aussi, Angèle ?
Angèle– Oui, m'sieur l'abbé.
L'abbé Laminette– Allons ! Allons ! Tant mieux ! Et vous êtes toujours des modèles de bonne conduite ?
Angèle– Oui, m'sieur l'abbé.
L'abbé Laminette– Alors, vos chers parents gâtent leurs chères filles pour les récompenser ?
Angèle– Oui, m'sieur l'abbé.
L'abbé Laminettee – Votre papa travaille-t-il toujours le soir, Angèle ?
Angèle– Non, m'sieur l'abbé. Plus que le dimanche et le mercredi.
L'abbé Laminette– Ah ! Vraiment ? Ce changement est-il fâcheux pour lui ? Son bureau est-il toujours rue Saint-Georges ?
Angèle– Toujours, m'sieur l'abbé.
L'abbé Laminette– Ah ! Et Suzanne, elle ne dit rien ?
Entre Mme Lemoine

Scène V
Mme Lemoine(*entrant*) – Chères enfants, entrez, voici le professeur. (*à l'abbé*) Comment ? Vous êtes là, M. l'abbé, et on ne m'a pas prévenue ?
L'abbé– J'ai défendu à Rosalie de vous prévenir de crainte de vous déranger. Je sais que vous avez aujourd'hui un concours d'Allemand.
Mme Lemoine– Oui, c'est pour décider lesquelles de nos élèves peuvent être présentées aux examens et les parents seraient très défavorablement impressionés

si je n'y assistais pas. Aussi vous demanderais-je de m'excuser encore pour quelques instants ; j'espère que ce ne sera pas long.
L'abbé– Faites, faites, chère madame et ne vous inquiétez pas de moi ; vous savez bien quel importance j'attache à la renommée de votre pensionnat si chrétien.
Mme Lemoine– Vous êtes trop bon... Alors, je vais profiter de votre permission.
Entre M. de la Marnière

Scène VI
Les mêmes, plus le Comte de la Marnière.
Mme Lemoine– Et tenez, voilà M. le comte de la Marnière, vous allez pouvoir causer en m'attendant. M. le comte voudra bien m'excuser aussi.
Le Comte– Allez ! Allez ! madame...

Scène VII
Les mêmes, moins Mme Lemoine.
L'abbé– Monsieur le Comte est toujours frais et ingambe comme s'il n'avait que vingt ans. En vérité, c'est à croire que le temps ne passe pas pour vous.
Savez vous ce qu'il attend, le temps ? Car le temps obéit à Dieu, n'est-ce pas, vous m'accorderez cela :il attend que vous vous convertissiez. Ah ! Vous êtes un privilégié...
Le Comte– N'est-ce pas que je ne vieillis pas ?
L'abbé– Non, et pourtant vous menez une vie qui en tuerait de plus jeunes ; mais là tout d'un coup.
Le Comte– Vous croyez que je mourrai tout d'un coup ?
L'abbé– Je ne dis pas cela. En tout cas, ne laissez pas passer l'heure de la conversion ; elle vous sonne cette heure.
Le Comte– Ecoutez, justement je veux me ranger. Vous savez bien que je suis un chrétien de cœur.
L'abbé– Oui, il n'y a que vos actions qui ne soient pas chrétiennes. C'est surtout ce libertinage sans mystère qui m'attriste. Ah ! mon frère, car vous vous laisserez appeler mon frère, mon enfant, il est écrit : Malheur à ceux par qui le scandale arrive !
Le Comte – Justement, justement. Tenez, vous allez me comprendre, vous. Encore deux ans de l'existence que je mène et je suis ruiné...et puis vous êtes le médecin des âmes, n'est-ce pas ? on peut tout dire. Or bien, elles ne veulent plus de moi... (*il avale des sanglots*)
L'abbé– Eh bien ! du courage, cher enfant, du courage, renoncez...
Le Comte– Jamais !... Je ne peux pas, voyez-vous, je ne peux pas vivre sans femme. Je veux me marier.
L'abbé– Vous marier ?
Le Comte– Me marier...
L'abbé– Mais malheureux, vous l'êtes.

mère sur sa fille et portez le déshonneur au sein d'une honnête famille, vous! Si je n'étais pas une faible femme je vous hâcherais en petit morceaux de mes propres mains. Mais si vous croyez emmener ma fille comme ça, sous mes yeux, vous vous trompez, petit! Et vous allez vous en aller de suite, ou je vous fais jeter à la porte par mes domestiques.
Bertasseuil(tranquille et ironique) – Ne prenez pas la peine de me faire jeter à la porte par « vos domestiques », parce que j'attendrais Geneviève dans la rue, sur le seuil de cette porte où elle ne tarderait pas à venir me rejoindre. Elle est majeure, et rien ne peut la retenir ici; nous ne sommes plus au siècle du grand roi. Cependant, il est plus convenable que je l'attende ici. D'ailleurs, je vous le dis, quelques bonnes raisons que vous lui donneriez encore me semblent une injure à laquelle je voudrais la soustraire.
Mme Lemoine– Mais votre audace est par trop grande. Enfin, Monsieur, je suis sa mère!
Bertasseuil– C'est ce que je ne pourrai jamais m'expliquer, madame. La hauteur et la délicatesse du caractère de cette jeune fille, comparée à votre plate grossièreté aussi bien que l'odieuse conduite que vous venez de tenir envers elle, m'empêchent de le croire. Comment la mère de ma pure et fière Geneviève peut-elle avoir une âme aussi basse et comment une mère peut-elle vouloir avilir sa fille?
Mme Lemoine(*serrant les poings*) – Non!
Bertasseuil(*très calme*) – On voit des choses bien extraordinaires.
Silence plein de menaces.
Mme Lemoine– Allez-vous partir? Elle ne vous suivra pas. Pour vous suivre il faudrait qu'elle passât sur mon corps.
Bertasseuil– Non, mais nous passerions à côté.
Mme Lemoine– Je vous dis que je suis sa mère et qu'elle m'obéira.
Bertasseuil– C'est ce que nous verrons. Vous croyez donc qu'il n'y a pas de bornes à l'autorité des mères sur leurs filles et que les mères ont le droit de dépraver leurs filles en leur inculquant la détestable morale qu'elles mêmes ont reçu de leurs mères et en les forcant à agir selon cette morale sous prétexte que tout le monde fait ainsi? Et je ne parle pas, entendez-vous, des dernières propositions que vous avez du faire à votre fille, puisque ce misérable à qui vous vouliez la donner était encore là tout à l'heure. Je ne vous parle pas de cette odieuse circonstance parce que je veux croire que la colère de vos projets avortés vous affolait et que vous ne saviez plus ce que vous faisiez. Oui, je vois comment cela s'est fait. Ce mariage avec un comte...et riche...vous a d'abord éblouie et ensuite cet éblouissement, comme tous les éblouissements de la vanité, s'est changé en aveuglement. Vous n'avez plus rien vu que la splendeur de ce mariage et son impossibilité elle-même n'arrivait plus à s'imposer à vous comme un obstacle. Mais votre comte, n'eût-il pas été marié, et le mariage de votre fille avec ce vieillard abject eût-il été faisable que les mobiles qui vous poussaient à le vouloir accomplir, que ce soit l'avidité ou l'ambition, en faisaient un acte profondément honteux. Et combien de jeunes filles

pantalon descend. Faut-il vous rappeler que vous êtes devant Mme Lemoine?
Le Comte ayant constaté le désordre signalé, à savoir: qu'il apparaît vingt centimètres de chemise et plusieurs cordons entre la chemise et le pantalon, tombre vaincu sur une chaise.
Mme Lemoine(*haletant*) – Monsieur, je devais vous avertir mardi que vous ne faisiez plus partie de ma maison comme professeur; je vous en averti tout de suite.
Bertasseuil– Madame, cela n'a aucune importance et vous auriez pu vous épargnez cet avertissement.
Mme Lemoine– Vous n'avez donc plus rien à faire ici, et je vous aurais déjà prié de sortir si je n'attendais de vous la lettre de Geneviève. Voulez-vous, s'il vous plait, me la remettre?
Bertasseuil– je veux bien, Madame, vous la communiquer. Ce que fait et dit cette noble jeune fille peut-être vu et entendu par tout le monde; c'est toujours fier, honnête et d'un bon exemple.
Il sort de sa poche la lettre qu'il présente à Mme Lemoine.
Mme Lemoine(*lisant à haute voix sans savoir ce qu'elle fait*) - « Jean Bertasseuil, j'ai cru jusqu'ici que ma mère était dupe de M. de la Marinière et qu'elle avait pris au sérieux les offres de ce répugnant personnage, mais elle vient de m'éclairer ses calculs et la vie. J'ai résolu de quitter ma mère, et le parti auquel je me suis arrêtée comme le plus honnête est celui de venir trouver l'homme à qui j'ai offert et à qui j'offre encore mon avenir entier sans aucune arrière-pensée. Si pour une raison quelconque vous désapprouviez cette résolution, vous me le diriez simplement et avec la plus entière loyauté, j'en suis sûre. Je ne crois pas pouvoir vous donner une plus haute preuve de mon estime, de ma confiance et de tout ce qu'elles entraînent de sentiments profonds. Veuillez donc m'attendre chez vous et si, par hasard, vous ne le pouviez pas, m'en faire avertir.

« Geneviève »
La misérable! Voilà donc le secret de sa conduite. J'aurais dû m'en douter que sa pruderie cachait un effroyable dévergondage.
Jean lui reprend la lettre et la met dans sa poche.
Bertasseuil– Vous feriez mieux de vous taire, madame, de crainte qu'on ne vous réponde comme vous le méritez. (*Au Comte*). Vous avez entendu, monsieur, comment elle vous juge. A votre place, je ne m'obstinerais pas.
Le Comte– Quoi?
Bertasseuil– Mademoiselle Lemoine vous qualifie de répugnant personnage.
Le Comte– Répugnant personnage vous même. (*Se tournant vers Mme Lemoine*). C'est vous qui êtes une vieille bête. Quand les mères ne s'en mêlent pas, les filles m'écoutent encore mieux.

Il sort.

Mme Lemoine– Ca y est. Tout est fini... Tout est fini! Vous mon bonhomme, qui êtes la cause de tout cela, qui venez vous mettre en travers des projets d'une

Le Comte(*soucieux*) – Je le sais bien...
L'abbé– Alors ?...
Le Comte – Tiens ! Comment le savez-vous ? Il y a si longtemps que je vis séparé de ma femme ; je croyais que personne ne me savait marié. On n'a pas besoin de parler d'une épouse infidèle.
L'abbé(*pensif*) – En effet, il y a vingt-six ans que votre femme vous a quitté, personne ne doit le savoir...C'est vrai...Mais, dites-moi, mon fils, vous avez eu une bonne pensée pour laquelle l'Eglise doit vous féliciter. Vous avez méprisé, comme elle le mérite, cette odieuse loi qui vous permettait de demander le divorce
Le Comte– Oui, je l'ai dédaignée... Il aurait fallu ensuite rendre des comptes et ... j'aime mieux vous le dire tout de suite...je n'ai plus que sa fortune ; j'ai mangé la mienne...
L'abbé(*se rapprochant*) – Voyons, voyons, mon bon petit enfant, voulez-vous ? Vous allez me parler à cœur ouvert, vous savez...que je ne veux que votre bien et le triomphe de la grâce dans une âme que Dieu semble vouloir favoriser. (*acquiescement de la Marnière*). A combien se monte-t-elle cette fortune ?
Le Comte– Ma femme est partie sans me demander de comptes et même sans crier gare. Elle m'avait apporté dix-huit cent mille francs et il doit m'en rester aujourd'hui quatre cent mille. Oui, quatre cent mille.
L'abbé– Bien. Pourquoi ne l'a-t-elle pas demandé, elle, le divorce ?
Le Comte – C'était son intention quand j'ai installé la petite Eva, mais son directeur, le père Goubin, l'en a détournée et comme elle a toujours été très religieuse, elle y a renoncé à cause du scandale.
L'abbé– Bien. Pourquoi n'a-t-elle pas redemandé sa fortune ?
Le Comte– Nos affaires sont trop embrouillées pour qu'elle puisse l'obtenir sans un grand procès. Naturellement je ferais valoir mes droits aussi bien que mes griefs. Or, la situation de son complice la met en très mauvaise posture devant la magistrature de ce pays-ci. Ce serait long à vous expliquer, mais il est fort douteux qu'elle s'expose à ce qui l'attend ici...Non de ce côté-là, voyez-vous, je la tiens bien.
L'abbé– Oui, mais elle aussi vous tient, parce que si vous donniez lieu vous-même à ce procès en demandant le divorce, elle obtiendrait gain de cause. Il faut donc qu'elle reste votre femme. (*un silence*). Elle ne vous a pas donné d'enfants ?
Le Comte– Non, elle n'a jamais voulu d'enfants.
L'abbé– Alors, elle n'a pas du en avoir non plus, depuis qu'elle vous a quitté ?
Le Comte– Oh ! je suis absolument certain qu'elle n'en a pas eu.
L'abbé– Vous êtes renseigné ? Vous savez où elle est ?
Le Comte– Oui, à Bucharest, de puis quatre ans.
L'abbé– Bien ! Très bien ! (*réfléchissant*) Pas d'enfants ! (*avec amour*) Pauvre cher enfant ! (*une pause*) Voyons, il est certain que vous êtes bien seul et qu'il vous faudrait une famille...Voyons ! la vie que vous menez toujours chez l'une ou chez l'autre est un bien grand sujet de scandale. La dernière aventure que vous avez eue chez ce pharmacien qui vous a mis à la porte de la chambre de sa bonne,

une fillette de quinze ans, a été une blessure bien cruelle pour nous, voyez-vous ! Songez que les riches et les grands doivent donner l'exemple à la multitude, songez que la fortune a été mise entre vos mains par Dieu pour que vous en fassiez un saint usage. Et l'intelligence ? Ce don sublime, pourquoi vous a-t-il été fait ? Ce don sublime, pourquoi vous a-t-il été fait ? Dieu avait réuni toutes les grandeurs sur votre tête et vous n'avez pas accompli votre mission ! (*un silence*) (*le comte soupire*) Ah ! mon fils ! Vous pouvez être accablé ! (*un long silence*). Pourtant tout n'est peut être pas perdu. Ce sentiment que vous m'avez manifesté tout à l'heure, ce désir de vous ranger, de vous marier, est pour moi un trait de lumière. Voici,mon enfant : ce mariage que l'Eglise a fait, elle peut le défaire,mais elle seule le peut. Nous obtiendrons pour vous, à Rome, l'annulation de votre mariage, puisqu'il n'y a pas de témoignage vivant, et vous voilà libre. Vous épouserez secrètement une pure et sainte jeune fille qui vous comblera de félicité dans le mystère d'une vie retirée à laquelle elle se sera condamné pour vous, car il ne faut pas vous exposer ni l'exposer au jugement du monde ; le monde est trop souvent, hélas ! enclin à mal juger. Peut-être vous donnera-t-elle une famille, de jolis enfants…
Le Comte– Oui, oui, je veux me marier et avoir des enfants ! Ah ! Vous êtes un ami, vous !
L'abbé – Je suis plus. Quel ami aurait pour vous ce dévouement ? Ah ! Dieu vous a confié à moi, voyez-vous. Faites bien seulement tout ce que la Sainte Eglise vous ordonnera en cette circonstance et en les autres. Ah ! il y a plus de joie, voyez-vous, pour un pêcheur qui revient que pour dix justes qui entrent au ciel.
Le Comte– Je ferai tout ce qu'il faudra.
L'abbé– C'est dit. Soit l'abbé Grattemine, soit moi, nous irons à Rome obtenir votre dispense ; je vous ferai savoir ce qu'aura coûté le déplacement.
Le Comte– Oui, oui…
L'abbé– Maintenant, pour le cas où vous n'auriez pas d'enfants, vous devez, après avoir assuré le sort de celle qui aura fait votre bonheur, racheter les erreurs de votre jeunesse et réparer, par des fondations et des legs, le tort que vous avez fait la sainte Religion. Tenez, mon cher enfant, j'ai reçu vos confidences, Dieu vous envoyait à moi, c'est clair, je le remercie de s'être servi de son humble instrument. Que vous le vouliez ou non, je me fais votre directeur, je vous dirai tout ce qu'il faudra faire. Vous comprenez que ce sont des actes. Dieu ne me demande, pour l'inonder de sa grâce, qu'une simple petite prière à la pauvre paysanne Bernadette, par exemple, mais à un homme conscient de ses devoirs et qui les a méconnus, il demande des preuves tangibles de son repentir sincère. Je vous dirai à quoi il faudra affecter votre fortune et quelles devront être vos dispositions testamentaires dans les différents cas où vous pourrez les trouver. Vous allez observer sur tout ce que je viens de vous dire le secret le plus profond ; vous ne vous ouvrirez même pas à celle qui doit partager votre existence, ni surtout à sa famille. C'est une condition essentielle du succès. Songez que vous dépendez de nous, nous vous délivrons de votre mariage, mais nous ne dirons jamais que vous avez été marié. Faites-en

mourrai de colère, aujourd'hui. Les palpitations m'étouffent. Qu'est-ce que vous venez faire ici, Monsieur?
Bertasseuil– Je viens chercher mademoiselle Geneviève.
Mme Lemoine– Quoi? Répétez voir un peu.
Bertasseuil– Je viens chercher votre fille.
Mme Lemoine– Mais, monsieur, un gredin de votre espèce, qui vient comme ça parler d'un air calme à des honnêtes gens qu'il fait mourir de rage, on devrait lui couper le cou. Venir chercher ma fille. De quel droit?
Bertasseuil– Un billet d'elle que je viens de recevoir m'autorise à la faire respecter désormais par tout le monde. Je viens la chercher pour la soustraire au plus tôt aux répugnants contacts auxquels elle est exposée ici. J'ai peur que vous la reteniez encore dix minutes pour lui donner des raisons.
Le Comte(*bavant*) – Mais savez-vous, monsieur, que vous me faites un singulier effet de venir ravir…
Bertasseuil(*lui coupant la parole*) – Qu'est ce que vous avez, monsieur? L'effet que vous me faites, vous, tout le monde le comprendra en vous voyant. Savez-vous quel il est ?
Le Comte– Quoi?
Bertasseuil– C'est un profond dégoût.
Mme Lemoine– Des injures, des insultes?
Le Comte– Nous nous battrons.
Bertasseuil– N'est-ce pas vous, Monsieur, qui avez été trouvé dernièrement par le pharmacien dans la chambre de sa bonne, une petite fille de quinze ans, et qui avez été mis à la porte sans vos habits par lui?
Le Comte– Nous nous battrons.
Bertasseuil– Mais vous auriez mieux fait de vous battre ailleurs pour les reprendre.
Le Comte– Monsieur, nous nous battrons.
Bertasseuil– Monsieur, vous êtes un misérable et vil gredin et je vous tiens pour l'un des êtres les plus dégoutants qui puissent être rencontrés dans la vie. Mais je ne suis ni juge ni bourreau, et comme, d'ailleurs, si je vous tuais, il resterait des milliers d'individus qui ne valent pas mieux que vous, je ne vous tuerai pas. Quant à me laisser tuer par vous, je trouve que vous et les autres personnages de votre espèce, avez trop d'intérêt à supprimer les honnêtes gens capables de juger vos vilenies pour que ceux-ci vous facilitent cette opération.
Le Comte(*bégayant*) – Vous refusez de vous battre?
(*Il gesticule et sa toilette le gêne de plus en plus*)
Bertasseuil– Oui monsieur, même si un homme me le proposait, je refuserais de me battre.
Le Comte– Eh bien! Je vous le propose, moi.
Bertasseuil(*sans pitié*) – Monsieur, depuis que vous êtes là à vous agiter, à vous emporter, à vaciller sur vos jambes, un de vos bretelles a dû casser, car votre

Mme Lemoine(*qui dans sa rage oubliait le Comte, reçoit cette interpellation comme une douche*) – Tiens, vous êtes encore là?
Le Comte– Vous lui dites que je vais mourir.
Mme Lemoine(*se remettant*) – De chagrin. Je n'arrive pas à lui donner des raisons de vous épouser qu'elle trouve suffisantes.
Le Comte– Pourtant, elle me plaît bien, tudieu. Quel feu dans le regard. Cette femme-là doit être exquise. Je ne suis plus riche mais tout ce que j'ai est à elle.
Mme Lemoine– Comment, vous n'êtes plus riche?
Le Comte– Non, les femmes m'ont ruiné.
Mme Lemoine– Il vous reste toujours quatre cent mille francs. Est-ce que vous allez carotter, maintenant?
Le Comte– Tiens, vous avez pris des renseignements sur ma fortune?
Mme Lemoine(*avec dignité*) – Ainsi qu'il était du devoir d'une mère. Vous comprenez que, surtout dans votre situation, on ne pouvait pas vous épousez les yeux fermés.
Le Comte(*inquiet*) – C'est pour ça que vous m'avez demandé où est ma femme?
Mme Lemoine– Non, je sais qu'elle est en Roumanie et qu'il est bien impossible qu'elle revienne pas ici. Je sais même pourquoi. Ne vous étonnez pas, car, après que j'ai eu appris votre mariage, que vous m'aviez caché, vous, j'ai fait ma petite enquête. Vous aviez cherché à me rouler, je me suis méfiée... Il est improbable qu'elle revienne, parce que son ancien amant, un magistrat très haut placé, dont elle a enlevé le fils, est tellement enragé contre elle qu'il la ferait arrêter si elle mettait les pieds en France. Il tient les preuves d'une affaire d'escroquerie où elle serait compromise, bien qu'elle ait fait marché à sa place un fou, interné depuis, son amant aussi. Le magistrat l'a prévenue qu'il se vengerait sans pitié. Suis-je bien renseignée. Comme si ma fille n'était pas préférable à une telle femme.
Le Comte(*abasourdi*) – Mais je n'aime que votre fille. Qu'est-ce que vous allez chercher là?
Mme Lemoine– Si je vous ai demandé tout à l'heure où est votre femme c'était pour voir si vous me mentiriez encore, et pour savoir quels étaient vos sentiments à son égard.
Le Comte– Parbleu, je ne l'aime plus.
Mme Lemoine– Moi, à votre place, je tuerais une telle femme. La loi acquitte un mari aussi justement irrité que vous devez l'être quand il tue sa femme. Il y a plus de vingt-cinq ans qu'elle vous trompe avec tout le monde, vous, un gentilhomme!
Le Comte– Vous voulez que je voyage pour aller tuer ma femme.
Mme Lemoine– C'est vrai. Elle est loin... (*Un silence*)
Entre Jean Bertasseuil

Scène VI
Il reste debout près de la porte, sans rien dire.
Mme Lemoine(*bondissant vers lui*) – Encore autre chose. Il est écrit que je

autant. Vous vous trouverez dans d'assez heureuses circonstances pour que tout le monde l'ignore, ce qui nous permettra d'éviter toute appréciation, puisque nous avons le malheur de vivre en un siècle où l'on ne se gêne pas pour contrôler les actes mêmes du représentant de Dieu sur la terre. Je vous trouverai une belle et douce enfant, orpheline ou appartenant à une famille où l'on a l'habitude de se soumettre aveuglément...
Le Comte– Je l'ai choisie.
L'abbé– Ah ! combien c'est peu sage ! Voilà que vous commencez à ne plus vous en remettre à moi. Quelle est elle ?
Le Comte – Je veux avoir Mademoiselle Geneviève.
L'abbé– Ah ! C'est pour cela que je vous trouve ici. Vous veniez demander sa fille à Madame Lemoine.
Le Comte– Oui.
L'abbé– Imprudent ! Comment avez-vous osé concevoir et essayer d'executer une telle entreprise, très hardie en somme, plus hardie que vous ne pensez, sans vous appuyer aux dispensateurs de toute force et...
Le Comte– Ah ! Vous ne savez pas ce que c'est quand je veux une femme !
L'abbé– Quels ont été jusqu'ici vos rapports avec elle ? Elle répond à votre amour ? Vous la voyez ?
Le Comte– Presque pas. Je suis venue une fois voir ma filleule qui, vous le savez, est pensionnaire chez Madame Lemoine.
L'abbé– Je sais...
Le Comte– La petite m'a [été amené ?] au parloir par une jeune fille blanche souple, avec une peau douce, des lèvres roulées, une vraie merveille pour un connaisseur. J'ai demandé à ma filleule qui elle était et elle m'a dit que c'était la fille de Mme Lemoine et la maîtresse chargée de la petite classe. J'ai su aussi que c'était elle qui devait amener ses élèves aux personnes qui viennent les voir. Depuis je suis venu tous les dimanches et tous les jeudis, je la fais causer de la petite, mais elle ne veut pas comprendre ce que je lui dis avec mes yeux, ni les mots à double entente, ni aucun manège. Elle n'a pourtant pas l'air sotte. C'est que je ne lui plais pas. (*Il soupire*)
L'abbé– Alors ?
Le Comte– Alors, depuis, je n'ai qu'à penser à elle pour que le sang me bourdonne dans les oreilles. Tudieu ! Je me sens tout jeune ! Je la veux !
L'abbé(*hochant la tête*) – Ah ! Vous me donnez bien à penser, mon cher enfant.
Le Comte– Elle ne voudra pas être ma maîtresse, je l'épouse ; vous m'aiderez.
L'abbé– Eh bien, c'est convenu. Mais, mon enfant, il faudra être bien, bien obéissant et prendre toutes les dispositions que je vous indiquerai.
Le Comte– Marché conclu !
L'abbé– Comme vous dites cela ! Eh bien, si vous le voulez, c'est un marché, mais un saint marché, car le prix que j'en retirerai est le salut de votre âme. Allons, j'irai vous voir ce soir, je vous porterai quelque chose à signer et je vous ferai voir

comment…
Entre Mme Lemoine

Scène VIII
Les mêmes plus Mme Lemoine
L'abbé– Ah ! Madame ! Comment les impies peuvent-ils dire que la robe noire du prêtre porte malheur là où elle entre ? car on dit cela. Savez-vous un projet que M. de la Marnière a formé ? Savez-vous la demande qu'il vient vous adresser ?
Mme Lemoine(*avec platitude*) – Monsieur le Comte sait bien que je serais trop heureuse d'être à même de satisfaire le moindre de ses désirs.
L'abbé– Allons, parlez, mon cher Comte ! Vous allez rendre bienheureuse l'excellente mère qu'elle est.
Le Comte– Madame, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre charmante fille.
Mme Lemoine(*ahurie*) – Pour qui ?
Le Comte– Pour moi, Madame.
Mme Lemoine– Ah ! (*elle se mouche, puis s'évente avec son mouchoir*).
L'abbé– Quelquefois, on dit que le bonheur nous vient en dormant, mais à cette chère et laborieuse Geneviève, il vient en travaillant. En effet, elle est là-bas, dans son humble classe, en train de distribuer le pain de l'intelligence aux fillettes confiées à ses soins patients et dévoués et voilà qu'il lui tombe sur la tête, parmi d'autres avantages, un titre de comtesse !
Mme Lemoine(*dans son égarement*) – Je serai Comtesse !
Le Comte(*vivement*) – Non, pas vous ! Geneviève.
Mme Lemoine– C'est ce que je voulais dire ! Je serai mère d'une Comtesse, comme Madame Ripière !
L'abbé(*souriant*) – Cette Madame Lemoine, elle ne sait plus ce qu'elle dit.
Mme Lemoine– En effet, Monsieur le Comte, je suis, voyez-vous profondément sensible à l'honneur que nous fait le porteur d'un des plus grands nomset un homme de la valeur de son Excellence, encore ! en distinguant une fille qui répond miraculeusement il est vrai, aux soins que j'ai pris d'elle depuis son enfance, et qui encore que peu fortunée mérite que ce soit… mais ce n'est que…
L'abbé(*riant tout à fait*) – Cette pauvre madame Lemoine, elle s'embrouille dans son discours, c'est la joie. Allez, dites simplement au Comte de la Marinière : j'accepte.
Mme Lemoine– Eh bien ! Monsieur le Comte, j'accepte avec reconnaissance. Je ne m'embrouille pas, monsieur l'abbé, je voulais dire que…
L'abbé(*l'interrompant de peur d'un nouveau déluge d'éloquence*) – Tenez j'entend sonner la fin de la classe, faites donc venir la chère Geneviève.
Mme Lemoine– Bien volontiers.
(*Elle va à la fenêtre et appelle Rosalie*)
L'abbé(*au Comte pendant que la mère Lemoine cause à la fenêtre avec Rosalie*

cela avis, comme à son directeur de conscience, et moi, considérant qu'on doit vous arracher à votre vie dissipée, je ne l'en détournerai pas, au contraire. Voyez si je vous aime. Aussi, allez-vous me promettre de vous en tenir à cet ange de vertu et de mener désormais une vie rangée. Vous me devrez votre bonheur, ne l'oubliez pas. D'abord j'ai déjà eu des preuves de votre retour à Dieu. Vous m'en donnerez d'autres. Soyez bien docile.
Le Comte– Oui, c'est encore mieux comme ça.
L'abbé– Je vous laisse. Au revoir. (*Il sort*)

Scène IV
Mme Lemoine(*à haute voix*) – Et tu es bien contente parce que tu te dis: c'est fini, c'est brisé. Eh bien, non, je ne renonce pas comme ça à ton bonheur, moi.
Geneviève– Que ferez-vous donc?
Mme Lemoine(*hors d'elle-même*) – Ce que je ferai! Ce que nous ferons! Ecoute-moi. Tâche de comprendre. Nous ne pouvons pas rester ici, nous avons annoncé ton mariage qui fait du bruit et excite partout la jalousie. Les jaloux seraient trop heureux de s'emparer de la rupture de ce mariage; on irait chercher des histoires de l'autre monde. On nous témoignerait de la pitié. Ce ne se peut pas. Ce qui est déshonorant, ma fille, c'est d'être une pauvre petite institutrice en robe noire. C'est d'aller à pied dans la crotte. C'est de n'avoir pas le sous. Il sera très honorable d'être la femme tout de même de ce noble vieillard qui n'a pas de femme. Est-ce qu'on croit que je vais m'en tenir aux lubies de cet abbé? Tu dois être la femme de M. le Comte de la Marinière. Si elle n'est pas morte, elle mourra, l'autre. Celle qui le fait cocu… Dire que si tu t'étais tue, cet abbé vous aurait mariés.
Geneviève– Mais de quel droit? Mais que voulez-vous dire? Mais en supposant que j'y consentisse, croyez-vous de bonne foi que ce mariage eût été faisable parce qu'il aurait été permi?
Mme Lemoine– Qu'est-ce que ça peut te faire? Tu l'ignorais, tu étais censée l'ignorer, nous n'étions pas tenues à connaître un obstacle que personne ne connaissait, tu n'étais pas responsable de…
Geneviève-Cessez, ma mère. Tout est dit.
Mme Lemoine(*folle*) – Eh bien, non. Tout n'est pas dit. Et quand on n'est pas plus fort que les circonstances, il faut être les plus malins. Ah! nous aurions annoncé ce mariage à son de trompe et l'on nous verrait rester ici comme des punaises dans un vieux lit. Tout aussi Lemoine qu'avant! Qu'est-ce qu'on penserait. Il est certain que du tort nous est fait. Il faut qu'il soit réparé. Et puis, Geneviève! Ecoute-moi. (*Elle retient la porte*). Il ne sera pas long à mourir le Comte. Après lui…
Geneviève, rouge de honte, claque la porte sans rien dire.

Scène V
Le Comte– Qu'est-ce que vous dites? Que je ne serai pas long à mourir?

t-il été indiscret ? Quelqu'un a-t-il cherché à se renseigner ? (*il regarde tour à tour Mme Lemoine et Geneviève*). Je ne sais. Toujours est-il que mes supérieurs en ont été avertis et un télégramme lui donnant contre ordre est parti à la suite de l'abbé Gratemine qui était déjà en route pour Rome. Vous comprenez, j'avais voulu hâter les choses, vous voir tous heureux.
Geneviève(*indignée*) – Tous heureux ? Vous dites tous heureux ? Ma mère… (*A ce moment, la mère Lemoine saisit sa fille par le bras et se place devant elle pour lui parler à voix basse dans la figure, l'isolant ainsi de Laminette et du Comte*).
L'abbé(*continuant comme s'il n'avait pas entendu*) – Encore une circonstance fâcheuse, c'est que ce télégramme n'atteindra l'abbé qu'à Rome et que le voyage sera une dépense inutile pour M. le Comte. Mais d'ai écrit à l'abbé Gratemine qu'il vous rapporte la bénédiction du Souverain Pontife. Croyez qu'il m'est bien pénible de venir vous affliger ainsi, mais il faut nous soumettre à la volonté divine. Madame, votre fille est une violette que Dieu destine à une vie humble et cachée, résignez-vous. Allons, faites votre sacrifice, la Marinière. Haut les cœurs, les chrétiens !
Le Comte– Jamais!
Geneviève veut sortir. Sa mère, toujours accrochée à sa manche, la retient près de la porte vitrée au fond.Laminette et La Marinière sont sur le devant.
Mme Lemoine(*ne se contenant plus, continue à haute voix la dispute commencée à voix basse*) – Ah! Vous voilà contente! Votre affreux entêtement se voit couronné de succès! Vous avez réussi à faire manquer un magnifique mariage par vos caquets stupides. Voici le résultat de votre maladroit espionnage.
Geneviève(*à haute voix, montrant l'abbé*) – Est-ce vous qui avez chargé M. Laminette d'obtenir je ne sais quoi à Rome pour que j'épouse un homme marié? Et quel homme!
Mme Lemoine(*qui lui met la main sur la bouche et baisse la voix; entre haut et bas*) – Il pouvait le faire et il nous lâche salement. Mais nous saurons bien nous sortir de la crotte sans lui. (*De nouveau, elle s'anime*). Ah! il croit que je suis une vieille bête, moi, une vieille folle! Il se trompe. J'ai toute ma tête et une fameuse tête.
Geneviève, honteuse pour sa mère, en voyant que l'abbé l'observe, veut se dégager et sortir. Mme Lemoine la retient et continue à lui parler.
L'abbé(*qui en faisant semblant de consoler la Marinière à voix basse a observé sournoisement la mère Lemoine et a tout entendu*). - Mon bon petit enfant, je suis votre ami dévoué, écoutez-moi.Je fais fléchir pour vous mon caractère de prêtre. Vous comprenez du moment que l'on parle de votre femme, l'annulation du mariage ne peut avoir lieu; l'Eglise a tous les droits, mais par nos temps difficiles, elle doit avoir beaucoup de prudence et elle ne peut pas se fourrer dans une affaire pareille. Donc vous ne pouvez pas épouser cette jolie Geneviève; mais ou je me trompe, ou sa mère est tellement désireuse de l'unir à vous qu'elle va l'engager à venir embellir votre foyer, même sans être votre femme. Elle me demandera pour

le déshonneur de Mme Lemoine

qui est dans la cour) – Vous voilà au comble de vos vœux.
Le Comte(*se frottant les mains d'un air encore soucieux*) – Ecoutez, si ma femme, contre tout attente, voulait s'opposer à mon bonheur, nous la ferions passer pour folle n'est-ce pas ? Elle a été soigné autrefois…
L'abbé– Comme vous parlez ! Ah ! Vous dites cela d'une façon militaire. Vous savez bien que nous ne consentirons jamais à faire passer quelqu'un pour ce qu'il n'est pas. Nous ne pouvons dire que la vérité. La vérité est sacrée au prêtre. Mais si elle voulait s'opposer à votre bonheur, il est sûr qu'elle serait folle. Je vous adresserais alors au docteur Descrugets, un aliéniste éminent.
Entre Geneviève

Scène IX
Les mêmes plus Geneviève
Geneviève– Bonjour, messieurs. Ma mère, vous m'avez demandée ?
(*L'abbé la regarde attentivement*)
Mme Lemoine– Oui, ma mignonne. Un bonheur inespéré t'arrive. Tu es sans fortune, tu le sais, tu as vingt et un ans depuis 5 jours et comme, avec l'éducation que tu as reçue, je n'aurais pas voulue te donner au premier venu, tu ne risquais pas de te marier. Eh bien ! un parti superbe s'offre aujourd'hui à toi…
Geneviève(*l'interrompant*) – Ma mère, l'abbé Laminette ou monsieur de la Marinière qui viennent vous proposer un mari pour moi ? Ils me donneront raison quand je dirai que je préfère attendre l'heure où je rencontrerai un homme qui me plaise et à qui je plairai, fut-il pauvre !
Mme Lemoine(*qui pendant toute la réplique a donné de grands coups de coudes et d'épaules dans la direction de sa fille et qui est parvenu au comble de la fureur*) – Ma fille, je sais que vous avez des idées étranges pour ne pas dire ridicules sur le monde et sur la vie, mais vous auriez pu avoir le bon goût de les taire devant des personnes expérimentées, capables de vous juger et qui vont vous prendre pour une petite fille prétentieuse, extravagante, peut-être dévergondée, pour ne pas dire pis. Monsieur le Comte, excusez-la, elle est si candide, elle ne sait rien…
L'abbé(*l'interrompant*) – Madame Lemoine, nous vous laissons, vous allez causez à notre chère fille sans nous, et éclairer ce jeune cœur avec toute votre expérience et votre délicatesse de mère. Rien ne vaut la sagesse maternelle pour préparer une vierge à devenir une épouse. Allons, adieu chère enfant ; adieu madame Lemoine, je reviendrai.
Le Comte– Adieu madame, mademoiselle, au plaisir prochain, j'espère, de vous revoir. (*il tombe en contemplation devant elle*)
L'abbé(*au comte*) –Allons, venez, monsieur le Comte, (*baissant progressivement la voix en s'en allant, pendant que madame Lemoine regarde sa fille avec indignation*) sa mère va la chapitrer un peu… Vous comprenez, dame ! vous marier à votre âge est une entreprise qui ne peut pas marcher sans difficultés. Mais, confiance cher enfant, nous ferons pour les convaincre tout ce qui est possible de

faire… Elle vous plait toujours, votre future ?
Le Comte*(tandis qu'il franchissent la porte*) – Plus que jamais ! (*ils sortent*)

Scène X
Geneviève, sa mère
Geneviève– Qu'est-ce que cela veut dire, ma mère ?
Mme Lemoine– Vous êtes une imbécile ! C'est bien le moment de venir faire là votre mijaurée et nous parler du mari pauvre et autres rêveries de somnambule qui a trop lu ! Vous feriez bien mieux de laisser les livres que vous lisez et qui, d'ailleurs, ne vous concernent en aucune manière, comme le *Contrat social*, *le Théâtre*, de Shakespeare, *La Tyranie*, par je ne sais qui, je ne sais quoi par Elysée Reclus, etc. ! Oui, j'ai trouvé tout cela dans votre pupitre et sans pouvoir m'expliquer d'où cela vient… ! Je dis que vous feriez bien mieux de laisser tout ce fatras prétentieux qui n'est pas seulement porté au programme des examens et de regarder autour de vous ; pour Madame de Sylvestre (qui m'a pourtant des obligations, car je lui fais assez de concessions à celle-là) nous ne serons jamais que des institutrices, des femmes qui travaillent et elle le prend avec moi, sur un ton de supériorité ; Eva Binet, qui n'a encore que la perspective d'un riche mariage, ne vous connaît déjà plus… que vous dirais-je encore, il y a mille exemples… Eh bien ! Nous pouvons prendre notre revanche, mais il ne s'agit que d'être sotte et d'avoir l'air d'arriver de Pontoise quand on vous parle. Vous allez être comtesse, entendez-vous ? Comtesse !... Ah ! ces dames ne nous regarderont plus de la même façon… Comtesse
Geneviève(*froide et étonnée*) – Mais qui donc veut m'épouser ?
Mme Lemoine– Vous ne comprenez donc rien ? Le Comte vous demande en mariage.
Geneviève(*stupéfaite*) – Le Comte de la Marinière !!!
Mme Lemoine(*croyant toutes résistances vaincues par la magie de ce nom*) – Dame ! Vous lui avez plu. C'est certain qu'il ne vous épouse pas pour votre dot. Mais soyez moins ganache avec lui. Je comprends votre stupéfaction… Allons, familiarisez-vous avec cette idée-là. Ah ! mauvaise pièce, vous ne méritez pas cela. Allons, je vous laisse…
(*Elle sort par la petite porte vitrée.*)

Scène XI
Geneviève(*seule*) – Ah, non, par exemple. Je ne méritais pas cela. Je crois avoir toujours fait mon devoir auprès de ma mère, et avec le caractère qu'elle a, il faudra nous fâcher à propos de ce mariage, car elle ne me pardonnera jamais de ne pas lui céder là-dessus. Le comte de la Marinière !

Scène XII
Madame Lemoine rentre

de trop. Ce que j'ai à vous dire le concerne. Je me permettrai même de l'interroger. Monsieur est venu vous demander avant-hier, à m'épouser ; je voudrais bien savoir comment il l'entendait.
Le Comte(*bégayant, gâteux, comprenant à peine*) – Ah ! Puis-je vous dire tout ce que j'ai là pour vous. (*Il se frappe sur la poitrine*).
Mme Lemoine(*en même temps*) – Qu'est-ce que cela signifie, encore ?
Geneviève– Cela signifie, ma mère, qu'en venant vous demander votre fille en mariage, monsieur est venu vous dire une grossièreté, car il est marié, et je ne suppose pas qu'il ait espéré vous tromper définitivement.
Le Comte, très contrarié, fait des gestes et remue la machoire sans rien dire, tout en marchant.
Mme Lemoine(*violente*) – Comment savez-vous cela ? De quoi vous mêlez-vous ? Est-ce l'affaire de jeune fille de faire une enquête sur l'homme qui leur est destiné et ne pouvez-vous vous en remettre de ce soin à votre mère ? Vous savez, je n'entends pas que vous vous mettez à jouer les filles émancipées.
Geneviève(*stupéfaite*) – Mais je n'ai pas eu d'autres buts, en le faisant, que de vous éclairé sur Monsieur de la Marnière, afin que vous renonciez à m'imposez ce mariage, et c'est…
Mme Lemoine(*l'interrompant*) – Vous ne m'apprenez rien.
Geneviève(*écoeurée, fortement*) – Quoi ! Vous le saviez ?
Mme Lemoine– Mais vous, faut-il vous tenir au courant de tout ? Sachez en ce cas, que M. le Comte n'est plus marié et d'ici très peu de temps, vous pourrez tenir entre vos mains un acte où l'Eglise désavouera son mariage.
Entre Laminette.

Scène III
L'abbé– Qu'y a-t-il donc ? Vous avez des figures bouleversées.
Mme Lemoine– Ah ! Que vous tombez bien ! Que je suis heureuse de vous voir ! Vous allez joindre à l'autorité maternelle l'autorité de l'Eglise pour donner à cette jeune étourdie qui ne veut pas nous laisser faire son bonheur, d'épouser M. le Comte. Dites-lui que le premier mariage n'existe pas.
L'abbé– Hélas !je ne puis dire cela.
Le Comte– Quoi ! Vous me lâchez ?
L'abbé– Quelle expression ! (*souriant avec bonhomie*). Ah !cher enfant. La vie des camps a laissé en vous des traces indélébiles. Sachez que nous ne lâchons jamais. Mais, voici les choses graves qui m'amènent : vous savez que l'une des conditions expresses pour obtenir l'annulation du mariage de M. de la Marinière était qu'il ne serait pas parlé de ce mariage, ni de la dispense qu'on sollicitait. L'Eglise ne veut de scandale à aucun prix et jamais le Saint Père ne consentira à faire méconnaître son autorité par une décision dont les impies s'empareront, peut-être pour s'en faire une arme contre la religion. Or, il m'est revenu qu'on causait de nouveau de Mme de la Marinière, que tout le monde, pourtant, avouait avoir oubliée. L'un de vous a-

vous faut obtenir l'annulation de votre premier mariage pour épouser ma fille.
Le Comte– Pourquoi parler d'une autre femme à cette jeune beauté? Il n'y a pas d'autre femme qu'elle.
Mme Lemoine– Oui, mais sans ce bon abbé Laminette qui est bien obligeant...
Le Comte– Oui, oui...
Mme Lemoine– Je vous prie de ne pas faire connaître cette circonstance à ma fille.
Le Comte– N'ayez pas peur.
Mme Lemoine– Votre délicatesse m'est trop connue pour que j'ose vous demander de la ménager. Elle est si pure, si angélique! Elle ne sait rien de la vie, elle s'emballe à propos d'un mot.
Le Comte– Soyez tranquille.
Mme Lemoine– Ah! je suis une heureuse mère, c'est une enfant accomplie. (*Une pause*). J'ai absolument confiance en monsieur le Comte et, d'ailleurs, l'abbé Laminette m'a absolument tranquilisée; mais vous excuserez une mère; une mère n'a jamais assez de garanties du bonheur de sa fille unique, surtout quand c'est une fille comme celle-là. Pardonnez-moi donc ma question. N'y a-t-il pas de danger que votre première femme revienne?
Le Comte– Aucun danger puisque mon mariage va être annulé.
Mme Lemoine– C'est juste, c'est juste. Au cas où elle reviendrait jamais, d'ailleurs, comme ma pauvre fille ne peut rien savoir de tout cela, et qu'elle serait alors dans une étrange et pénible situation, malgré son entière bonne foi, il me semble que...vous comprendrez... il faudrait que nous fussions dédommagées du préjudice reçu. Mettez-vous à ma place; Ce serait une terrible éventualité.
Le Comte– Je vous dis que ma femme ne reviendra pas.
Mme Lemoine– Oui, mais il faut tout prévoir et, comme en somme il est possible qu'elle revienne faire un scandale qui serait bien dommageable à ma fille, même si elle restait près de vous, voici ce dont nous allons convenir...
Entre Geneviève. En voyant le Comte, elle fait un mouvement pour se retirer et referme la porte

Scène II
Le Comte– Il me semble que je l'ai aperçue.
Mme Lemoine(*appelant*) – Geneviève! (*rentre Geneviève. Mme Lemoine, d'un ton doux*): Etes-vous sotte, ma chère petite, de vous sauver ainsi en voyant le Comte de la Marinière!
Lui qui mourait d'envie de vous voir et qui m'écoute qu'avec impatience parce que vous n'êtes pas là. Faites-lui un peu plaisir, causez-lui, n'ayez pas l'air de vouloir vous sauver.
Geneviève(*dégoutée*) – C'est que justement j'ai envie de me sauver.
Mme Lemoine(*riant jaune*) – Oh !la grande bête.
Geneviève– Je venais vous parler sans croire trouver monsieur, mais il n'est pas

Mme Lemoine– Tenez, vous remettrez ces compositions au professeur d'anglais quand il passera pour s'en aller. Vous lui direz que ce sont les compositions des trois élèves correspondantes, et que je viens de les recevoir à l'instant. Elles sont en retard, mais qu'il les classe quand même, les parents se fâcheraient. Enfin, nous sommes peut-être en situation de les laisser se fâcher et de nous en moquer... Allons, remettez-vous, vous avez l'air stupide. (*elle sort*)

Scène XIII
Geneviève(*seule*) – Il y a de quoi.
Entre Jean Bertasseuil.

Scène XIV
Geneviève, Jean Bertasseuil.
Geneviève– Monsieur Bertasseuil, ma mère m'a chargée de vous remettre ces compositions, elle vient de les recevoir à l'instant ; elle vous prie de les classer, quoiqu'elles soient en retard.
Jean(*prenant les papiers*) – Merci, mademoiselle. Me permettez-vous de vous demander si vous êtes souffrante ou si vous venez d'avoir une contrariété, une mauvaise nouvelle :vous avez l'air bouleversée.
Geneviève– Ce n'est rien, monsieur. En effet, j'ai reçu une nouvelle désagréable, mais elle ne peut en rien influer sur ma vie... je pense... (*Un silence*) J'ai lu le volume de vers qui vient de paraître sous le titre « Chants de Révolte », signé Jean Bertasseuil, est-il de vous ?
Jean– Oui, mademoiselle. Ah, vous avez lu ces vers ?
Geneviève– Laissez moi vous dire combien je les ai trouvés beaux et combien ils m'ont émue
Jean– Oh ! soyez sûre qu'il n'y a pas une approbation qui puisse me faire un plaisir plus profond que la vôtre.
Geneviève(*hésitant*) – Je voulais vous demander s'ils étaient de vous parce que...
Jean(*souriant*) –... Je n'ai pas l'air d'un poète.
Geneviève(*souriant aussi, s'efforçant de dire des choses puériles pour cacher son émotion profonde*) – Monsieur Bertasseuil, ne vous moquez pas de moi, je ne trouve pas nécessaire que les poètes aient des chapeaux de feutre défoncés pour se faire reconnaître. Non ! Ce qui m'étonne, c'est qu'un poète, un inspiré, puisse s'astreindre à enseigner à de jeunes élèves plus ou moins doués, une langue qu'ils estropient, à corriger des fautes nombreuses sur des devoirs mal faits, à faire en un mot, la chose du monde la plus propre à chasser la poésie. Mais ce n'est pas tout ; quand pouvez-vous donc écouter l'inspiration et écrire ? Neuf cours de deux heures par semaine et les devoirs à corriger doivent vous laisser bien peu de temps !
Jean– En effet, mademoiselle. Et quand j'ai eu devant moi le petit capital qui me permettait de me livrer à mes inspirations, comme vous dites, j'ai cessé de donner des leçons. J'ai seulement continué celles que je donnais ici.

Geneviève(*voulant paraître gaie, mais sérieuse et émue malgré elle*) – Qu'est-ce qui vaut cette préférence aux élèves de ma mère ?
Jean– Vous ne le devinez pas, mademoiselle ?
Geneviève– Ah ! (*Ils se regardent*)
Bertasseuil(*doucement, se rapprochant*) – Ne vous fâchez pas mademoiselle Geneviève, écoutez-moi. Je n'ai jamais pu vous parler longtemps et cependant je vous connais et j'ai pu trouvé en vous la femme que je rêve. D'abord la beauté physique ne ment pas. On dit qu'une femme peut être belle avec un mauvais cœur, cela n'est pas ; elle peut avoir une figure sans défaut, elle ne peut pas avoir vos beaux yeux pleins de pitié et de pensée, le geste à la fois énergique et doux de vos mains, cette voix qui rend éloquente la plus courte de vos paroles. D'ailleurs, les paroles que vous dites sont empreintes de poésie ; je vous ai quelquefois écouté donnant à vos petites élèves ces leçons charmantes où vous mettiez les conceptions les plus élevées à leur portée, j'ai toujours été bien doucement ému. Hélas ! Pauvre et noble Geneviève, ces petites filles de l'étroite bourgeoisie vous échapperont et j'ai trouvé bien pénible de penser que ces ravissants épanchements d'une âme élevée, et ces aimables enseignements étaient perdus, que le monde les balaierait. Vous n'êtes pas à votre place ici, personne ne vous y comprend et personne ne peut vous y comprendre ; oui, vous êtes absolument pure et désintéressée, la morale des sommets est la votre, car à tout choc votre cœur rend un son loyal et vibrant. Vous êtes la femme que j'ai rêvé et attendue jusqu'ici... Ecoutez, Geneviève : quand on rencontre un jeune fille comme vous sur sa route, il convient d'en remercier la destinée, il est naturel que je vous ai aimée ; mais si je vous déplais en vous le disant, si vous ne m'aimez pas, dites-le moi, je ferai ce que vous voudrez, je continuerai à vous voir si vous voulez le temps de me connaître, et si vous me laissez l'espoir de m'aimer un jour, ou je disparaîtrai de votre chemin.
Geneviève– Jean Bertasseuil, je vous aime et je suis heureuse de pouvoir le dire. Oui, tout à l'heure j'avais peur de trahir ma pensée en vous parlant de votre livre, mais je pensais qu'une femme qu'un homme tel que vous aurait choisie devrait être fière et marcher avec orgueil dans la vie.
Jean– Geneviève! Geneviève! Vous m'aimez? Vous consentez à partager mon existence?
Geneviève(*gravement*) – Je ne serai jamais qu'à vous. Et ces fiancailles doivent être le véritable engagement éternel, car rien de petit ne nous a poussés l'un vers l'autre.
Jean– Chère, chère Geneviève! Belle âme élevée! Adorable jeune fille! Ma femme devant toute la terre! Dites-moi quand je pourrai vous demander à votre mère.
Geneviève– Je vous le ferai savoir. Je ne pense pas qu'elle consente à notre union.
Jean– Déjà des obstacles! Pourquoi?
Geneviève– Elle veut que j'épouse le Comte de la Marinière.
Jean– Ce vieux gâteux?
Geneviève– Oui.

vous ne répondez seulement pas à la colonelle Vandelin quand elle vous appelle et que vous passez près de Mme Roulery sans la saluer.
Geneviève– Mme Vandelin, n'étant pas infirme, peut venir à moi, au lieu de m'appeler de loin par mon prénom, du ton dont elle appelle son caniche, et quant à Mme Roulery, il est inutile de la saluer puisqu'elle ne répond pas au salut qu'on lui fait. Je pense que la politesse, quand elle n'est pas un échange, est un avilissement. Et tenez, ma mère, je n'ai pas de conseils à vous donnez, mais il faut que je vous signale un écueil dans vos relations avec des parents de vos élèves. Vous êtes, vous, trop polie, vous vous humiliez, vous dites des choses qui attestent que vous reconnaissez cette illusoire supériorité. C'est pour cela qu'ils se permettent d'être tous plus ou moins grossiers avec vous, et si je vous dis cela, c'est parce que votre éducation en souffre.
Mme Lemoine– Vous allez me faire de la morale, maintenant, et faut-il pas que j'épouse votre grotesque manière de voir. Il ne s'agit pas de cela, mais de devenir autant qu'eux. Allez, ces dames vous salueront quand vous irez en voiture.
Geneviève–Mais quel besoin ai-je d'aller en voiture et qu'elles me saluent ?
Mme Lemoine– Avez-vous fini de faire l'esprit fort? Il faut nous arrêter parce que je vois que je n'aurai jamais le dernier mot. Je suis votre mère pourtant! Je ne devrais pas descendre à vous donner des raisons. En avez-vous une tête! Vous épouserez le comte de la Marinière. (*Avec énergie*). Quand je veux une chose...
Geneviève– Je sais combien vous êtes autoritaire. Il faudra arriver à nous quitter si vous ne renoncez à me contraindre à ce mariage; et pourtant, je ne suis pas une mauvaise fille, j'ai toujours fait mon devoir près de vous, rendez-moi cette justice. Vous ne voudrez pourtant pas me forcer à épouser le comte de la Marinière!
Mme Lemoine– C'est moi qui suis autoritaire et c'est vous qui n'en faites qu'à votre tête, n'est-ce pas? De la rebellion, maintenant? Nous quitter! Où iriez-vous, au mépris de mes cheveux gris et de la vie de sacrifices que j'ai mené jusqu'ici pour vous élever? Oserez-vous bien me déshonorer en quittant ma protection avant de vous marier?
Geneviève– Je ne le ferai pas, car vous accorderez votre consentement à mon mariage avec monsieur Bertasseuil.
Mme Lemoine(*terrible*) – Je n'ai pas à vous répondre! (*Elle sort en claquant la porte, la maison en est ébranlée*)
Geneviève(*seule*) – Ma mère réduira sa maison en poudre plutôt que de me céder

Troisième acte

Scène I

La scène représente le parloir. La Marinière est assis, son chapeau sur les genoux. Mme Lemoine entre.
Mme Lemoine– Vous ne m'aviez donc pas tout dit, cher comte?
Le Comte– Tout dit, quoi, belle dame?
Mme Lemoine– Que vous aviez déjà fait une madame de la Marinière et qu'il

vous, c'est encore pis que quand vous me parlez de ses frasques.
Mme Lemoine– Chansons ! Toujours vos imbécillités qui ne veulent rien dire... Ecoutez-moi, je connais la vie, malheureusement ; je sais ce que c'est qu'un vilain mariage.
Geneviève(*douloureusement*) – Ah ! Et moi qui n'ambitionnais pas d'autre existence que celle que vous avez mené tant que mon pauvre père a vécu !
Mme Lemoine– Bon ! Bon ! Je ne voudrais pas vous dire du mal de votre père, mais je ne sais où mes parents ont eu la tête quand ils m'ont marié à lui. Votre père n'a jamais su gagner de l'argent, nous faire tenir une position confortable dans le monde, et je sais ce que c'est qu'un ménage sans fortune. Vous savez comment ont tourné ses inventions de produits chimiques ; de machines infernales et autres... Les chimistes, les artistes, les inventeurs, etc., on ne devrait jamais leur donner de femme... Et dire que cela ne m'empêche pas de m'entonner de temps en temps la ballade du mari pauvre ! (*Un silence*). Enfin, depuis cinq ans qu'il n'est plus, je suis à la tête de cette institution qui ne nous a pas rapporté seulement de quoi la payer, car son paiement n'est pas fini, ma chère. Heureusement que j'avais tenu à vous faire faire des études sérieuses qui vous ont mis à même de m'aider ici. Mais moi, qui suis une femme du monde, faite pour être riche et commander, vous pouvez savoir quelles difficultés j'ai rencontrées à me déguiser en institutrice, à choisir des professeurs, à m'astreindre à juger des matières et à discourir sur des choses que j'ignorais, car je n'ai pas été élevée pour être maîtresse d'école. On a de la conversation, on sait sa langue, on connaît ses auteurs, mais c'est autre chose d'aller voir si on apprend dans les règles la grammaire et les mathématiques à des morveuses, et c'est ce que j'ai dû faire. Nous sommes seules, je puis te dire cela. Mais il y a pis. Tu n'as donc encore pas vu, tête sans cervelle, comment nous sommes traitées. Tu as donc le cœur bien mal placé que tu n'en as pas assez d'être considérée par toutes ses dindes comme des gens à qui elles confient leurs enfants, des domestiques, quoi ! Tu n'aimerais donc pas à leur faire ravaler leurs airs protecteurs ?
Geneviève– Les airs protecteurs me sont absolument indifférents. Si ces personnes se croient plus que nous, tant pis pour elles.
Mme Lemoine– Comment, tant pis pour elles ? Quand je prétends qu'on ne comprend pas un mot de ce que vous dites. Expliquez-vous. Pourquoi, tant pis pour elles ?
Geneviève– Mais parce qu'elles se trompent.
Mme Lemoine– Ah, vous trouvez ? Alors vous trouvez que vous les valez ? Eh bien, sachez-le, vous êtes toute seule à trouver cela. Elles ne trouvent pas, elles, je vous l'assure, et elles ont bien raison, car pour la plupart, elles ont leur indépendance, un salon, elles donnent des concerts ; l'été, elles vont à la mer, au lieu de renifler l'asphalte cuite des rues de Paris comme nous le faisons ; elles ont de la fortune, quoi... Et vous avez beau faire l'imbécile, l'argent, la considération, il n'y a que cela de vrai. A ce propos, c'est sans doute en vertu de vos principes que

Jean– Quelle horrible idée! Vous, au Comte de la Marinière, mais pourquoi?
Geneviève– Il est riche, il est titré...
Jean– Elle vous vendrait!
Geneviève– Ah! cher Jean! Ca m'est déjà une bien grande douceur de pouvoir partager mes chagrins avec un coeur qui m'entende. Je n'ai jamais dit cela parce que personne jusqu'ici ne m'aurait comprise; mais ma mère n'est pas pour moi ce qu'elle devrait être...
Jean– Je le sais, ma bien aimée. Pardonnez-moi, je n'ai pu m'empêcher de la juger. Et je ne vous en ai aimée que davantage. J'ai été témoin d'une petite scène dans des circonstances qui ressemblent assez à de l'espionnage pour que j'éprouve le besoin de m'en accuser. Un jour, étant assis dans cette salle (*il désigne la salle de cours*), et attendant les élèves, j'ai entendu une discussion qui avait lieu dans le jardin près de la fenêtre ouverte entre votre mère et vous. Je ne sais si elle ignorait ma présence ou si elle ne se souciait pas assez de mon opinion pour en tenir compte, mais j'avoue avoir prêté l'oreille. Vous lui disiez avec votre jolie voix ferme que vous vous opposiez absolument à ce que le crucifix fut suspendu dans votre classe les jours ordinaires et ceux où l'on pouvait recevoir la visite de personnages pieux, pour être arraché brusquement et caché dès qu'on vous ferait avertir que l'inspecteur d'académie ou un autre anti-clérical notoire était dans la maison. Vous lui avez dit qu'aucune considération ne pourrait jamais vous déterminer à donner à des petits enfants une leçon d'hypocrisie.
Geneviève– Ah! Oui... Je me rappelle! Elle a été bien longtemps à me le pardonner car elle est très autoritaire. Il n'y a pas souvent des discussions entre nous voyez-vous, mais il n'y a jamais d'entente. Si j'ai dans l'âme un grand sentiment, une admiration vive, une horreur énergique, un enthousiasme quelconque, enfin, elle le froisse à plaisir, elle me bafoue grossièrement à ce sujet, elle m'appelle rêveuse, somnambule et avec mépris ; elle me poursuit et m'atteint sans cesse dans tout ce que j'ai de cher... Mon ami, voici la première fois que ces plaintes s'échappent de ma bouche, vous ne penserez pas mal de moi...
Jean– Chère bien aimée, je sais ce que vous avez dû souffrir; ce n'est pas la première fois que je m'attriste à votre tristesse; il y a longtemps que je vous observe sans que vous vous en doutiez et que mon amour pour vous grandit. Ne me reprenez rien, laissez-moi toujours partrager tous vos chagrins... Vous me pardonnez de vous avoir épiée?

(*La cloche sonne*)

Geneviève– On sonne la rentrée des classes, on va venir me chercher. Au revoir, Jean, je parlerai à ma mère et je vous écrirai le résultat de notre entretien... au revoir.
Jean– Hâtez-vous de me le faire connaître. Vous savez que toutes mes pensées sont à vous.

(*Rideau*)

Deuxième acte

(*Dans le parloir. - Quelques dames causent en attendant*)

Scène 1

Mme Loustalot, Mme Thévenet, Mme Alleaume

Mme Loustalot– Oui, Madame. J'ai su cela par la femme de chambre de Mme Sylvestre qui est, du reste, au courant de bien des choses.

Mme Thévenet(*se penchant vers Mme Alleaume qui examine un tableau d'honneur pendu à la muraille*) – Dites donc, Mme Alleaume, vous entendez ce que dit Mme Loustalot. Il paraît que Mme de Sylvestre fait faire ses classes ici à sa fille pour rien; la petite des Sylvestre sert de réclame à la maison.

Mme Loustalot– Dame! C'est qu'elle est connue cette dame! Elle est même célèbre aussi bien par la fortune qu'elle a mangée à faire des carambolages que par les carambolages qu'elle fait maintenant pour arriver seulement à manger.

Mme Alleaume(*horriblement commune*) – Tout ça, c'est pas des raisons! Comment, nous autres, parce qu'on ne s'appelle par de, l'Institut Lemoine nous ferait payer trente cinq francs par mois pour l'éducation d'une mioche de huit ans, qui mange à la maison encore! (*Et vous savez comme c'est gênant, ce paiement régulier dans le commerce où l'on a toujours des dépenses auxquelles on ne s'attendait pas*). Et cette madame de Saint Sylvestre, elle, ne paierait pas du tout. Ah! Si nous n'avions pas un certain rang à tenir sans quoi nous perdrions nos pratiques, je la mettrais chez les soeurs où l'on ne paye rien, ma Germaine!

Mme Thévenet – Et puis, cette Mme de Sylvestre, c'est plutôt une réclame qui devrait éloigner les gens. Enfin, Madame, l'honorabilité, n'est-ce pas...

Mme Loustalot– Ah ! A qui le dites vous ? Moi, à votre place, je retirerais mes enfants. Heureusement, ma fille a achevé ses études, mais sans cela, je la mettrais dans un autre pensionnat. D'ailleurs, moi, je suis restée l'amie de Mme Lemoine, mais pour Adrienne, je n'ai jamais voulu qu'elle conserve de relations avec cette maison. *Entre Mme de Fonsarremine*

Scène II

Les mêmes plus Mme de Fonsarremine. Mme de Fonsarremine, tournure de vieille aristocrate, fait un signe de tête et va s'asseoir à l'écart sans dire un mot.

Mme Alleaume(*aux autres*) – Mme de Fonsarremine, vous la connaissez ?

Mme Thévenet– Non...

Mme Alleaume– Oh ! C'est une grande dame ! Je voudrais bien savoir pourquoi elle vient.

Mme Loustalot– Eh bien ! demandez lui, puisque vous la connaissez.

Mme Alleaume– Je ne peux pas aller comme ça de but en blanc demander ce qu'elle vient faire à une des personnes les mieux placées de l'aristocratie.

Mme Thévenet(*à Mme de Fonsarremine*) – Madame vient voir Mme Lemoine ?

Mme de Fonsarremine– Oui, ma bonne, est-ce qu'elle n'est pas là ?

Mme de Thévenet– Mais si, mais si, Madame la Marquise, nous l'attendons.

qu'elle a fait et moi, en ma qualité de prêtre, ayant bien examiné l'affaire dont il s'agit, je crois qu'il y a lieu d'intervenir auprès du Saint-Père pour obtenir de lui l'annulation du mariage que vous me dénoncez. Tout le monde ignore l'existence de Mme de la Marinière, que l'Eglise délie le Comte et cette femme n'existe pas. Seulement, ma chère fille, cette ignorance où est le monde doit vous être sacrée et je ne puis m'engager à obtenir la dispense du Saint-Siège que si vous me promettez formellement de n'en parler à personne et de faire en sorte de mener une vie cachée, vous, votre fille et le Comte. Vous irez vovre dans sa propriété d'Arneville; c'est un petit pays où vous serez considérées comme des reines. Vous ferez là beaucoup de bien; j'irai vous y voir. Vous y trouverez, d'ailleurs, Monsieur l'abbé Guettard, un saint homme et, j'ose le dire, un des esprits les plus élevés de ce siècle.

Mme Lemoine(*avec reconnaissance*) – Ah! Certes. Dieu se sert de ses ministres pour faire les seules choses qui soient bien faites.

L'abbé– Ma fille, vous l'avez dit. Aussi devons-nous toujours nous soumettre aux volontés qu'IL nous fait connaître par leur voie. Vous m'avez bien compris, chère petite enfant (*il la regarde*). Autre chose, maintenant. Si vous ne m'aviez pas envoyé chercher, j'avais l'intention de vous venir voir quand même pour vous parler de ceci, quoique cela ne vous intéresse guère: Savez-vous ce qui vient d'être publié sous la signature de ce Jean Bertasseuil qui donne des leçons d'Anglais dans votre maison?

Mme Lemoine- Quoi?

L'abbé– Monsieur Jean Bertasseuil vient de faire paraître un livre abominable où non seulement la religion et ses prêtres sont odieusement traités, mais où, encore, la morale et la société sont prises à partie dans des termes d'une violence inouïe. Ce sont des vers, je ne dirais pas de la poésie, car le livre est conçu dans un esprit d'un matérialisme effrayant et les idées qui y sont hurlées – c'est bien là l'expression – sont véritablement empoisonnantes. Elles s'adressent au malheureux peuple qui n'échappe pas, d'ailleurs, aux insultes de l'auteur. C'est inouï, vous dis-je, c'est fou!

Manque un épisode...

Geneviève(*indignée*) –Mais ces raisons, ma mère, avez-vous besoin que je vous les donne ? Comment ce vieux dépravé a-t-il pu concevoir l'idée de se marier et l'audace d'arrêter son choix sur une honnête fille ? Car enfin, ma mère, je suis une honnête fille.

Mme Lemoine– Bon ! Montez sur vos grands chevaux, maintenant ! Avez-vous fini de me dire des choses qui ne signifient rien ? Vous croyez avoir tout dit en l'appelant vieux dépravé, comme si c'était l'affaire d'une jeune fille de juger le passé d'un homme. Voulez-vous qu'il fut vierge pour être digne de vous ? Car il faut finir par vous dire les choses pour que vous deveniez raisonnable, puisqu'on ne peut pas vous les dire parce que vous êtes assez raisonnable pour les entendre. Plus un homme a fait de frasques, plus il est fidèle à sa femme.

Geneviève(*répugnée*) – Assez, ma mère. Quand vous me parler de fidélité, voyez-

plus grande partie de cette fortune ait été enrichir des filles. Quand je pense que Manuel Hennicart a pu recevoir une éducation soignée et être mis en religion, grâce à l'argent dont le baron Amilcar Essely a couvert sa mère, une horizontale! Oui, nous aurons les quatre cent mille francs de la Marinière, il le faut, mais voilà-t-il une affaire qui m'aura donné du mal! Et l'on dit que nous ne gagnons pas notre argent!
(*A la mère Lemoine*): Cessez d'implorer le Saint-Esprit, pauvre mère, et faisons ensemble monter vers lui une fervente action de grâce, il m'a inondé de ses lumières et la volonté divine m'a été manifestée. Ecoutez-moi bien, ma bonne petite enfant, je vais vous parler comme à une chrétienne éclairée et en état de recevoir les divins enseignements, débarassés de leurs voiles. Votre piété d'une part et votre haute culture d'autre part, le permettent. Je vous rappellerai les paroles du Sauveur: Malheur à ceux par qui le scandale arrive et je ne vous rappellerai pas, car ils sont la règle de votre vie, ses préceptes de charité et d'amour du prochain.Or, la vie du Comte de la Marinière est un affreux scandale. A cause de lui, des maris quittent leurs épouses, des jeunes gens se battent en duel, des pères maudissent leurs filles et, dernièrement encore, ses amis ont eu à déplorer cette aventure abominable où un homme dénué de scrupules a pu lui soutirer des sommes importantes. Je me permets de vous dire tout cela parce que là-dessus vous en savez autant et plus que moi, pauvre prêtre peu mêlé au mouvement mondain.
Or, en voyant votre chère et angélique Geneviève protégée par l'austère piété de sa mère, cet homme, si léger pourtant, a compris qu'elle ne pouvait pas être le sujet d'une amourette ou d'une aventurière comme tant d'autres et il a écouté la voix qui lui ordonnait de se fixer et d'achever ses jours près de cet ange.
La Providence ne se manifeste-t-elle pas visiblement ici et ne voyez-vous pas que Geneviève a été choisie, non par le Comte, mais par quelqu'un de plus haut pour arracher cette âme au mal. Je vous enverrai, ma fille, ma brochure où est racontée la vie de Sainte-Cucierma, jeune vierge d'Alexandrie, élevée, comme Geneviève, dans les principes de la plus pure vertu et obéissant un jour à un ordre divin qui la contraignit à vivre dans la maison d'un puissant seigneur, étant prise par tout le monde par sa concubine; l'Eglise, même, n'avançant que ce dont elle est sûre, ne peut pas affirmer qu'elle ne le fût pas. Le sacrifice de cette grande Sainte est ainsi absolument complet, car même la postérité aura des doutes sur sa pureté. Mais ce Seigneur, dont la vie avait été horriblement scandaleuse jusque là, se rangea et devint d'une conduite admirable dès que Cucierma eût mis le pied dans sa maison et le Souverain Pontife auquel les Cardinaux eux-même servirent d'enquêteurs, la trouva deux siècles après sa mort, digne de la Canonisation. De ceci, il appert, ma fille, que Dieu se sert quelquefois de l'éclatante innocence d'une vierge pour ramener dans le chemin de la Vertu un pêcheur endurci, surtout quand le mauvais exemple de celui-ci peut être d'un effet si considérable et Dieu semble nous indiquer ses desseins dans la circonstance qui nous occupe. De plus, le mariage étant l'un des sacrements de l'Eglise, l'Eglise peut défaire le mariage

Mme de Fonsarremine– Alors, c'est bien.
Mme Lemoine entre par la porte vitrée.

Scène III

Les mêmes plus Madame Lemoine
Mme Lemoine(*prétentieuse*) – Bonjour, mesdames. Madame la Marquise (*une espèce de révérence*) vient sans doute savoir des nouvelles de sa protégée,
Mme de Fonsarremine– Oui, Mme Lemoine, eh bien, comment va-t-elle ?
Mme Lemoine– Je suis bienheureuse s'apprendre à Madame la Marquise que la bienfaisance de Mme la Marquise ne semble pas s'être abattue sur une ingrate. Cette jeune fille est très douce, d'un caractère très souple, et quoique son intelligence ne soit pas à la hauteur de ses autres qualités, nous espérons tout de même la présenter à l'examen au mois d'octobre. En travaillant bien tout le temps des vacances, elle réussira.
Mme de Fonsarremine– Allons, voilà qui va bien, Mme Lemoine.
(*Elle se dirige vers la porte*)
Mme Lemoine– Mme la Marquise ne vous retirez pas avant que je vous aie appris une nouvelle dont vous me voyez heureuse. Je vais marier ma chère Geneviève, elle épouse le Comte de la Marinière.
Mme de Fonsarremine– Le Comte de la Marinière ?
Mme Lemoine– J'ai l'honneur de vous l'annoncer.
Mme de Fonsarremine– Et comment épouse-t-elle le Comte de la Marinière ?
Mme Lemoine(*piquée*) – Mais il n'y a pas deux manières d'épouser un homme, madame ! Il l'aime, il me l'a demandée en mariage !
Mme de Fonsarremine– Le Comte de la Marinière vous a demandé votre fille en mariage ?
Mme Lemoine– Mais, madame, qu'y a-t-il là pour tant étonner ?
La marquise s'assied
Mme Loustalot– La voilà foudroyée. Est-ce qu'elle aimerait le comte de la Marinière ? Non, où l'amour irait-il se nicher !
Mme Lemoine(*se rapprochant du groupe des deux autres dames qui, un peu éloignées, n'ont pas entendu*) – Mesdames, je vous ai fait demander de vous arrêter un moment au parloir avant de partir pour avoir votre avis sur l'époque à laquelle nous devons fixer la cérémonie des prix. Partirez-vous de bonne heure à votre campagne cette année ?
Mme Thénevet– Je ne sais même pas si mon mari aura des vacances.
Mme Lemoine– Il faut que je vous annonce que nous allons marier la chère Geneviève. Elle épouse M. le Comte de la Marinière.
Mme Alleaume– Comment ? Elle épouse M. le Comte de la Marinière ?
Mme Lemoine– Mon Dieu, oui ! Cela vous étonne ? Geneviève est en âge d'être mariée.
Mme de Loustalot(*qui, du fond, écoute Mme Lemoine, dit à Mme de*

Fonsarremine assise près d'elle) – Et le futur aussi. (*Mme de Fonsarremine la regarde sans répondre*)
Mme Alleaume– Ah ! C'est un beau mariage qu'elle fait là ! Mme Lemoine, recevez toutes mes félicitations.
Mme Thévenet– Je vous félicite, Mme Lemoine.
Mme Lemoine– Merci, mes chères amies ?
Elle s'éloigne en posant horriblement.
Mme Alleaume– Après tout, c'est bien possible que ce vieux roquentin qu'on chasse de partout et qui ne sait plus où aller, finisse par vouloir épouser une petite sotte ; il se dit que ça vaudra mieux que d'aller se faire fiche de lui ailleurs. Alors, elles vont être tout à fait son genre. Déjà que la mère Lemoine voudrait se faire croire quelque chose et que, pour avoir l'air d'une dame, elle dit « vous » à sa fille, sans parler de ses autres singeries. Non, elle est folle... Il faudra tout de même que je revienne pour savoir le fin mot de tout cela. Au plaisir de vous revoir, chère Mme Lemoine. Au revoir, mesdames.
Mme Thévenet– Au plaisir de vous revoir, mesdames.
Mme Lemoine– Au revoir, chères amies.
Elles sortent

Scène IV
Les mêmes moins Mmes Alleaume et Thévenet.
Mme Lemoine(*à Mme Loustalot*) – Toujours fidèle. Il n'y a plus guère que vous qui reveniez me voir de toutes les mamans de mes anciennes élèves. Mais, parmi celles qui ne viennent plus, il n'y en a pas beaucoup que je regrette. Elles formaient un monde un peu... mêlé. J'ai le plaisir de vous annoncer que nous allons marier la chère Geneviève. Elle épouse M. le Comte de la Marinière.
Mme Loustalot– Ma chère amie, je suis bien contente pour vous. Votre position va changer du tout au tout. Certainement, ce n'était pas votre place ici, et ce n'était pas votre rôle d'instruire les enfants de tous ces gens communs. Du temps où ma fille fréquentait votre cours, c'étiat beaucoup mieux. Voyez-vous, vous n'auriez jamais du prendre les filles des petits commerçants du quartier, je vous parle en amie. C'est vrai qu'alors, vous n'auriez personne, car enfin que sont toutes ces dames à part Mme de Valmont, les deux Bénédicte, la jeune et la vieille, Mme d'Elseau, encore, Mme...enfin, tout cela va changer, vous laissez peut être même l'institution.
Mme Lemoine– Naturellement. Alliée à la maison de la Marinière, il ne serait pas convenabe que je continuasse à diriger une institution.
Mme Loustalot – Allons, allons ! Bonne chance ! Tous mes compliments à la mariée. Vous allez peut-être être bientôt grand-mère.
Elle sort

quelque chose, d'une société quelconque. On lui donnera tout ça; on peut même le lui laisser quand ce vieux cochon sera mort et que nous tiendront ses quatre cent mille francs. Oui, on lui laissera de quoi vivoter gentiment tout de même. Encore un précieux atout dans notre jeu ; c'est que cette petite Geneviève est honnête, et que si elle consent à épouser la Marinière, elle ne lui donnera pas d'enfants. C'est ça quiserait mauvais, un enfant, ça ferait parler du comte et ça bouleverserait notre succession; il faut éviter à tout prix un enfant. Avec les filles auxquelles je pensais je ne réponds de rien, tandis qu'avec Geneviève on peut en répondre. Voyons, concluons. Voici ce que nous allons faire : nous allons laisser le plus grand espoir à Mme Lemoine. Elle a tellement envie d'être comtesse qu'elle finira peut-être par trouver le mot qui décidera Geneviève à le devenir, cette femme. Cependant, nous ne nous compromettons point. En même, temps, nous ferons tout doucement notre petite enquête pour savoir s'il reste beaucoup de personnes qui aient connu Mme de la Marinière et qui sachent qu'elle vit toujours. Hein? si elle ne vivait plus, cela simplifierait singulièrement les affaires... oui, mais son vieux crétin de mari n'aurait pas tant besoin de moi. Nous verrons ainsi quelles sont nos chances de succès. Si d'autres personnes que cette vieille folle sont au courant de la situation, le Saint-Père aura refusé la dispense. Notre comte paiera quand même d'ailleurs le prix du voyage. Votre affaire n'avait qu'à être meilleure, lui dirai-je, non sans raison. Bon Dieu, leurs vices nous donnent assez de mal à cacher, il est tout juste qu'ils nous enrichissent.
Mais dans ce cas, j'insinue à la mère Lemoine qu'il est encore honorable et méritoire d'arracher le comte au scandale de sa vie en lui créant un foyer en dehors du mariage. Mais Geneviève, que dirait-elle de cela? Bah, savoir, les filles sont si drôles. Ca lui plaira, peut-être mieux ainsi. Pour la mère Lemoine, elle en a tellement assez de se nourrir de pauvreté et d'humiliation qu'il ne sera pas difficile de le lui persuader. Elle sera mal vue, mais elle n'essuiera plus les rebuffades des parents de ses élèves. J'ai fait cette importante remarque qu'elle n'envie pas moins les Della Costria qui appartiennent au demi-monde, que les de Fonsarramine et les de Laberbieville qui sont du vrai monde et qui vivent plus simplement. Pour elle, être au-dessus d'eux, c'est être aux ordres d'eux.
En cela, par hasard, elle a bien raison. De plus son établissement est bien compromis, car elle a brûlé ses vaisseaux avec la malheureuse annonce de ce mariage. Donc, nous disons au comte: « Vous n'épouserez pas Mlle Lemoine, mais si elle devient votre maîtresse, vous ne le devrez, car jamais sa mère n'y consentira, si nous ne lui permettons expressement, comme son confesseur. Nous accorderons cette permission à condition que vous deveniez ceci, cela, que vous fassiez ceci, cela, que vous renonciez à ceci et que vous consentiez à cela...
Si jamais il cause de cela, il ment et nous sommes victimes de la calomnie, comme toujours. Reste la cas où la fille ne voudrait en aucune façon de ce vieux débris... Alors, nous verrions, nous en trouverions une autre. De toute façon, il faut que la fortune de ce la Marinière revienne à l'Eglise. Il est déjà assez malheureux que la

le fond de son sac. Par le peu qu'elle dit, je préjuge qu'elle a de bons sentiments tranquilles, honnêtes, peu d'ambition, qu'elle apprécie la loyauté, la franchise, etc... Eh, mon Dieu, oui ! On dirait, ma parole, qu'elle a des idées...impies, des idées... libertaires... Elle ne peut pas les exposer ici, parce qu'alors il lui faudrait se fâcher avec sa mère, mais ma foi, je dirais qu'elles y sont...d'ailleurs, elle se méfie de moi, il y a huit mois qu'elle n'est pas venue avouer ses fautes au Saint Tribunal et quand je lui en ai causé, elle m'a dit en riant : « mais je n'ai rien à confesse, je ne fais rien de mal ». Cette jeune chipie-là doit avoir fait des lectures. C'est cela, elle a lu. Ah !ces sales auteurs, ces sales éditeurs !ces sales livres ! ces sales lecteurs !
On lit, on lit, et puis on veut juger. Tout est là. Cet esprit d'indépendance, d'émancipation, de liberté, toutes ces calamités, les pires désastres sont l'oeuvre de la lecture, et on lit tant que nous sommes forcés d'écrire! Ah! nous vivons une époque où la tâche devient ardue.
Cependant, il ne s'agit pas de lâcher une pareille affaire et laisser inachevé un chef-d'oeuvre de combinaison qui fait tomber entre nos mains quatre cent mille francs d'ici à dix mois, un an au plus, car il est bien bas le Comte, et d'après ce que je viens d'apprendre, il est absolument impossible à sa femme d'intenter un procès et même de reparaître à Paris. Calculons bien tout. Ah! c'est ici que des lumières surnaturelles nous seraient nécessaires! (*Regardant Mme Lemoine d'un air narquois*). Aussi, elle prie. Voilà : Geneviève n'est pas ce qu'il nous faut, mais c'est elle que veut ce vieux maniaque; j'ai bien essayé de lui dépeindre d'autres beautés, d'autres promesses de volupté, il m'a dit : oui, après...Il n'y a rien à lui faire entendre. (*Le singeant*). Geneviève! C'est Geneviève! Je veux Geneviève! Vieux pourceau! Va.
Au surplus, qui lui donnerais-je? L'une de ces enfants de Marie qui ont des concierges et des ravaudeuses pour mère? Il sortirait quelque sale histoire de cette combinaison. Avec les gens du peuple, il y a toujours des plaintes qui viennent on ne sait d'où, mais qui font un bruit! Ah, bien, merci! je le vois venir d'ici, la ravaudeuse (*la contrefaisant*) Ma fille était une honnête fille et vous l'avez déshonorée, vous l'avez mariée à un homme marié! J'aurais beau dire que le pape l'a permis...et la presse détaillerait l'événement, on eut soin, irait-elle, d'escamoter la publication des bans etc., etc. Non, il ne faut pas de cela. Dans le monde bourgeois, rien de pareil n'est à craindre; ces gens-là comprendraient beaucoup mieux en la circonstances que leur honneur serait intéressé à ce que tout le monde se tût, en ce sens, l'éducation est un bienfait (*regardant la mère Lemoine, toujours anéantie*). Cette bourgeoise-ci n'est pas forte... Non, elle n'est pas maligne cette chère mère Lemoine et c'est bien elle la maman idéale pour notre entreprise (*pensif*) Et elle ne nous gênera pas après la mort de son gendre par une trop grande clairvoyance dans la succession, outre que nos précautions sont sûres, les yeux de la bonne maman Lemoine ne sont pas des yeux de lynx. Ca va bien. Ce qu'elle veut, c'est d'être comtesse, de regarder Mlle Ripère en face et Mme de Sylvestre du haut de sa voiture, de ne plus travailler et d'être présidente de

Scène V
Les mêmes moins Mme de Loustalot
Mme de Fonsarremine– J'ai attendu que toutes ces dames soient parties pour vous causer. Voyons, ma petite, vous ne vous trompez pas, c'est bien monsieur Gérard de la Marinière, l'ancien conseiller d'Etat qui vous a demandé votre fille en mariage ?
Mme Lemoine– Encore une fois, Mme, c'est lui-même. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que le comte ait remarqué...
Mme de Fonsarremine– Mais, malheureuse, il est marié.
Mme Lemoine(*étourdie*) – Marié... à qui, marié... Il s'est donc moqué de moi, marié... Mais on le saurait.
Mme de Fonsarremine(*après réflexion*) – Non, on ne le saurait pas. En effet, je m'explique maintenant que vous ne le sachiez pas. Il y a vingt-six ans que sa femme l'a quitté, il n'y a plus que les vieilles gens de son monde qui soient au courant de cette histoire. Heureusement, je vous avertis à temps. Ah ! en passant, c'est la Providence qui a voulu que j'entrasse ici demander des nouvelles de cette petite, sans quoi vous annonciez ce mariage à tout le monde. C'eut été un scandale abominable, l'avez-vous dit à beaucoup de personnes ?
Mme Lemoine(*qui sent le fer se retourner dans la plaie*) – Oui, oui. Il n'y a plus que cinq ou six personnes de ma connaissance qui ne le sachent pas... Mon Dieu !
Mme de Fonsarremine(*avec une parfaite indifférence malgré ce cri de détresse*) – Ah bien, heureusement que j'aie eu l'idée d'entrer ici. C'eut été un scandale abominable.

Scène VI
Mme Lemoine(*s'arrachant les cheveux*) – C'est trop ! C'est trop ! Que vous ai-je fait, Seigneur ? Voilà qu'il est marié, maintenant ! J'avais bien assez à décider Geneviève sans cela. Mais alors, il s'est moqué de moi ! et de M. l'abbé Laminette, qu'est-ce que cela veut dire... (*Elle est arrivée près de la fenêtre, elle appelle :*) Rosalie. (*Rosalie parait à la fenêtre*). Allez voir à l'eglise si la bénédiction du Saint-Sacrement est donnée et si monsieur l'abbé est rentré chez lui, dites-lui que je suis malade et que je désire le voir. Dépêchez-vous (*Rosalie disparaît. Mme Lemoine s'assied*) C'est vrai, j'ai les jambes coupées... Et puis, cette vieille vipère, la Fonsarremine doit avoir causé, on me regarderait passer avec pitié, on croirait que je vais demander des consolations à mon directeur...marié...il ne peut pas devenir veuf, au moins, il est si vieux. Et moi qui ai annoncé ce mariage à tout le monde. Et Mme Durosoy à qui je l'ai annoncé par lettre, par lettre ! Elle portera ma lettre partout en demandant si c'est une plaisanterie, mon Dieu ! mon Dieu ! (*elle pleure*)

Scène VII
Rosalie entre
Rosalie– Madame, M. Laminette va venir. Il m'a dit comme ça : Elle est très

malade, elle demande les derniers sacrements ? Alors, comme madame ne m'avait rien expliqué, j'ai dit : je ne sais pas, monsieur, madame avait l'air sens dessus dessous. Alors il a dit, eh bien, je vais voir, je vous suis.
Mme Lemoine(*furieuse*) – Faut-il que vous soyez bête, ma pauvre fille ! Il va m'apporter les derniers sacrements !
Rosalie– Dame, madame, est-ce que je pouvais savoir. (*Mme Lemoine crispe les poings*). Ah ! madame n'est pas de bonne humeur, ça se voit.
Mme Lemoine– Espèce d'ahurie ! Puisqu'il faut bien appeler les *choses* par leur nom, vous vous chercherez une place et vous irez voir si vos maîtres sont de bonne humeur.
Rosalie(*pleurant*) – Ah ! Bien, si madame s'emporte, moi, je ne sais plus ce que je dis. Ben là là, si j'avais su cela, je lui aurait dit de se les enfoncez quelque part les derniers sacrements à celui-là…
Entre l'abbé Laminette.

Scène VIII
Les mêmes plus l'abbé Laminette
L'abbé– Eh bien ! Qu'est-ce qui se passe ici ? Voyons, voyons, vous êtes malade ?
Mme Lemoine– Je vous supplie de m'excuser, M. l'abbé, j'avais dit à cette imbécile de vous prier de venir parce que j'étais trop souffrante pour aller chez vous, et elle va vous dire que je suis mourante.
Rosalie– Je n'ai pas dit ça. Est-ce que je pouvais croire madame mourante ; elle ne ferait pas tant de bruit.
Mme Lemoine(*exaspérée*) – Sortez ! Sortez ! je vous chasse.
Rosalie sort en pleurant

Scène IX
Les mêmes moins Rosalie
L'abbé– Voyons, voyons, calmez-vous. Certainement on aurait pu déranger le bon Dieu pour rien, mais j'ai eu la bonne idée de venir voir. Allons, j'aime mieux vous trouver en bonne santé qu'à l'article de la mort. D'ailleurs, je vous enverrai une domestique qui fera mieux votre affaire que votre Rosalie. Il y a longtemps que j'ai remarqué que cette fille n'avait pas des sentiments très religieux. Ce n'est pas ce qu'il vous faut ici, mais qu'y a-t-il ?
Mme Lemoine– Il y a que… Monsieur de la Marinière est marié.
L'abbé– Ce n'est pas possible ! Il est marié et il vous demande votre fille en mariage ?
Mme Lemoine– Oui. Et si c'est pour se moquer de moi, il me semble que ce monsieur aurait pu choisir une plaisanterie plus gaie. Car, en somme, qu'est-ce qu'une mère a de plus précieux que l'honneur de sa fille unique ?
L'abbé– Mais qui vous a appris qu'il était marié ?
Mme Lemoine– Madame de Fonsarremine, à l'instant.

L'abbé– Voilà qui est étrange…étrange…et comment le sait-elle quand tout le monde l'ignore ?
Mme Lemoine– Elle prétend qu'il n'y a plus que les vieilles personnes qui puissent avoir connu la femme du Comte et que nous ignorions ce mariage parce que nous ne sommes pas (*appuyant*) de son monde. (*se raccrochant à un espoir*) C'est peut-être une pure invention faite à plaisir par cette dame pour se donner de l'importance.
L'abbé– Ceci est très grave, très grave. Ah ! nous qui voyions déjà cette chère Geneviève richement établi !
Mme Lemoine(*se remettant à pleurer*) – c'est trop de malechance. Maintenant que j'ai annoncé ce mariage à toutes ces dames qui écumaient de jalousie ! Que va-t-on penser de moi ! Ah !c'est trop !c'est trop ! Que vous ai-je fait, Seigneur ?
L'abbé(*sévère et meilleur*) – Ma fille, la douleur vous égare. Vous voilà qui prenez le ciel à partie ! Des paroles, telles que celles que vous venez de prononcer, ne devraient pas sortir d'une bouche chrétienne et vous feriez bien de vous humiliez devant Dieu pour les racheter. Ecoutez-moi, je vais réfléchir, prier… Et de plus, le temps presse, le scandale grandit de minute en minute, peut-être. Nos faibles lumières sont insuffisantes. Tombez aux pieds de Celui de qui toute clarté vient, ma fille et demandez lui de nous éclairer en cette occurrence. Demandez-lui en toute confiance et humilité de faire connaître la volonté à son ministre qui vous la transmettra. Récitez le *Veni Créator*. Allez, je prie avec vous.
Mme Lemoine retourne sa chaise, appuie ses mains jointes sur le dossier et baisse la tête. Elle est restée à droite de la scène et tout au fond. L'abbé croise les bras sur sa poitrine et, tout en regardant le ciel d'un air fortement inspiré, il vient sur le devant de la scène. Un moment de silence.
L'abbé– Ah ! Cette vieille sorcière a parlé ! Voilà bien ce que c'est que le zèle intempestif. La peste soit de ces dévots à tous crins ! Ah !je vais richement lui laver la tête. Et il faudra encore y mettre des ménagements, cependant, elle serait capable de changer de directeur, car elle aime à être éclairée. Elle disait « que je ne lui indique pas assez l'esprit des actes que j'exige d'elle et qu'elle ne peut pas se conduire sous ma direction dans la voie spirituelle. » .il me semble que je l'entends. Si encore je pouvais lui faire mettre le restant de ses capitaux dans la combinaison des Comités « Scipion » ou de la « Bonne Mort », je la laisserais bien eler au diable, mais madame veut avoir *ses propres charités*, ses propres fondations, et qu'on en cause…je vous demande un peu…venir se mettre en travers des entreprise de la Sainte Eglise ! Trouver que M. de la Marinière étant marié, ne peut pas se marier encore ! Attends, je te ferai juger qu'une chose doit être faite et qu'une autre ne doit pas l'être, moi. Nous allons lui faire lire les Pères pour élargir sa caboche étroite… Au fond, ce n'est pas cette vieille fanatique qui est le vrai obstacle, mais bien cette Geneviève Lemoine. Si on pouvait savoir ce qu'elle pense, on trouverait peut-être le défaut de la cuirasse, on saurait quelles sont les raisons qu'il faut lui faire valoir pour la décider à épouser ce vieux roquentin ; mais cette petite ne cédera jamais